

LE SUD CONSTANTINOIS

DE 1830 A 1855.

L'article que nous publions ci-après est extrait d'un historique du cercle de Biskra. Ce travail considérable comprend deux parties : 1° l'historique proprement dit du cercle ; 2° des remarques sur « les moyens militaires et politiques employés par chaque peuple qui a dominé dans le pays », sur la minéralogie, la géologie, la géographie physique, les routes, la statistique générale, la géographie politique. Nous avons cru pouvoir laisser de côté ces indications d'ailleurs fort sommaires et qu'il serait aisé de retrouver dans les publications officielles du temps. Nous avons également sacrifié les premières pages, consacrées à l'histoire du Zab depuis l'antiquité jusqu'en 1830 ; comme tous les exposés de ce genre, elles ne renferment, en effet, que des généralités sans grand intérêt. Il en va tout autrement de la partie de l'« Historique » relative aux événements, dont le Sud Constantinois a été le théâtre de 1830 à 1855. Adjoint au bureau arabe de Biskra (1848) puis chef de ce même bureau (1850), enfin commandant supérieur du cercle (1855), l'auteur était admirablement informé sur les choses et les gens du Sud ; témoin et acteur des événements dont cette contrée a été le théâtre de 1847 à 1850, il a pu connaître et interroger les adversaires ou les partisans d'Ahmed Bey et de Farhat Ben Saïd, qui se disputèrent le Zab,

jusqu'au moment où les Français vinrent en prendre possession. Son travail a donc une valeur historique considérable. Aussi la *Revue Africaine* croit-elle faire œuvre utile en publiant cet historique jusqu'ici inédit, au moins pour la plupart des lecteurs, car il n'est point douteux, que certains spécialistes l'aient utilisé sans en citer l'auteur.

N. de L. R.

Etats de service de SEROKA (Joseph-Adrien),

Seroka (Joseph-Adrien), né le 21 décembre 1818, à Perpignan (Pyrénées-Orientales).

Elève à l'Ecole spéciale militaire, le 14 novembre 1837.

Rayé des contrôles, le 15 février 1839.

Soldat au 44^e régiment d'infanterie de ligne, le 9 mars 1839.

Caporal, le 16 février 1840.

Sergent-fourrier, le 24 octobre 1840.

Elève à l'Ecole spéciale militaire, le 1^{er} décembre 1840.

Caporal, le 13 avril 1841.

Sous-lieutenant au 16^e rég. d'inf. légère, le 1^{er} octobre 1841.

Passé au 2^e régiment de la Légion étrangère, le 30 novembre 1847.

Adjoint au Bureau arabe de Biskra, le 8 octobre 1848.

Lieutenant, le 21 juillet 1850.

Chef du Bureau arabe de Biskra, le 29 juillet 1850.

Capitaine, le 15 août 1852.

Passé au 45^e rég. d'inf. de ligne, et maintenu chef du Bureau de Biskra, le 16 mai 1854.

Chef de bataillon au 54^e rég. d'inf., le 15 août 1855.

Maintenu chef de Bureau de Biskra, le 19 août 1855.

Commandant supérieur du cercle de Biskra, le 3 septembre 1855.

Lieutenant-colonel, commandant supérieur du cercle de Biskra, le 14 mars 1859.

Lieutenant-colonel du 72^e rég. d'inf., le 14 mars 1860.

Colonel du 56^e rég. d'inf. le 14 mars 1863.

Passé au 66^e rég. d'inf., le 3 avril 1863.

Commandant la subdivision de Batna, le 8 mai 1863.

Décédé à Pau, le 4 août 1865.

Campagnes:

Du 8 janvier 1848, au 4 mai 1860, et du 23 avril 1863 au 16 juin 1865, Afrique.

Blessures:

Coup de feu au cou, le 9 octobre 1849, à l'attaque de Zaatcha.

Citations:

Cité dans le rapport du colonel Carbuccia, en date du 30 juillet 1849, comme s'étant distingué pendant les opérations dans le Zab Dahri.

Cité dans le rapport du général Herbillon, en date du 25 septembre 1849, au sujet du combat livré le 17, près Seriana par les troupes de la garnison de Biskra.

Cité dans le rapport du colonel Canrobert, en date du 7 janvier 1850, comme s'étant fait remarquer par son courage et sa capacité, à l'attaque et à la prise de vive-force de Narah, le 5 dudit mois.

Cité dans le rapport du Gouverneur Général de l'Algérie, en date du 4 septembre 1852, comme ayant pris une part brillante au combat de M'lili, le 21 mai.

Cité à l'ordre général de l'armée d'Afrique, en date du 29 décembre 1854, comme s'étant particulièrement distingué au combat de M'Garrin, le 29 novembre.

Cité dans le rapport du colonel de La Croix, comme s'étant le plus particulièrement distingué dans la journée du 2 octobre par la manière brillante dont il a conduit au combat les troupes sous ses ordres.

Décorations:

Chevalier de la Légion d'honneur, le 9 janvier 1850.
Officier, le 1^{er} juin 1858. Commandeur, le 26 décembre 1864.

Seroka est l'un des héros du roman de Hugues Leroux.
« Gens de poudre ». Paris.

C'est quatorze ans seulement après la conquête d'Alger que notre drapeau fut planté dans le Zab; nous raconterons en détail ces quatorze années. Ce récit a un haut intérêt. En reconnaissant les antécédents des principales familles du pays, leurs haines, leurs amitiés, leurs vengeances, nous sommes plus à même de les gouverner. La connaissance intime de l'histoire du pays conquis éviterait souvent bien des faux pas, bien des écueils au conquérant. L'expression du présent, c'est la science du passé.

1830. — Mohammed bel Hadj ben Ganah Chikh El Arab

Après la bataille de Staouëli, le bey de Constantine, El Hadj Ahmed fut abandonné par tous ses contingents kabyles et arabes; ne songeant qu'à se maintenir dans sa province, il prit la route de Constantine. Le Bey n'avait plus autour de lui que ses Turcs quand il arriva dans la Medjana. Il fut attaqué par la moitié des Rigma, des Ameur, des Oulad Mokran; à mesure qu'il avançait, le nombre de ses ennemis augmentait; il fut cerné au Karab, dans le pays des Oulad Abd El Nour.

De tous les chefs, ses anciens feudataires, aucun ne paraissait; son agha l'avait seul rejoint avec les cavaliers des Zmouls. Il avait peu d'espoir de se dégager, lorsque Mohammed Bel Hadj ben Ganah, le Chikh El Arab,

arriva avec sa deïra et les Saharis. C'était un renfort de près de 800 chevaux. Dès le lendemain, il se fit jour et dispersa l'armée d'Arabes qui l'enveloppait.

Mohammed ben Hadj confirma au Bey les fâcheuses nouvelles qu'il avait reçues de Constantine. A la nouvelle de la prise d'Alger, une grande agitation s'était manifestée dans la ville. On y proclamait que le règne des Turcs était passé, qu'il fallait les exterminer, les chasser. La garnison turque, environ 1200 hommes, jugeant la position dangereuse au milieu de cette ville en fermentation, était sortie de Constantine et avait été camper sur le plateau de Mansourah. Là ils proclamèrent Bey Kutchuk Ali, le fils de l'ancien Bey Chakor et nommèrent le caïd Sliman des Khareb, son Khalifa. Les gens de Constantine s'étaient contentés de fermer les portes et d'attendre les événements derrière leurs murailles.

Après le combat de Karab, le Bey était venu camper auprès de l'aqueduc romain du Bou Merzoug. Il avait, en ce moment, des forces considérables; presque toutes les tribus nomades étaient accourues. C'étaient les Sahari, les Selmia, les Rhaman, les Bou Azid, toutes fractions des Gharaba, chauds partisans des Ben Ganah.

Pendant qu'on escarmouchait avec le camp du Mansourah, Mohammed bel Hadj était entré en pourparlers avec Sidi Chikh, le personnage religieux le plus influent de Constantine. La mère du Bey était une femme des Ben Ganah; Mohammed bel Hadj faisait valoir cette origine; le bey n'était pas un Turc, c'était un Arabe; que, puisque le Gouvernement turc était tombé, il fallait élever une dynastie nationale; que personne ne convenait mieux que le Bey, qu'il était tout disposé à se débarrasser de ses soldats turcs pour n'employer qu'une milice ouverte, nationale. Les portes de la ville furent ouvertes, mais le Bey, craignant une trahison, envoya d'abord Mohammed bel Hadj et son agha pour s'assurer par eux-mêmes de la sincérité des gens de Constantine.

Ce ne fut qu'après toutes ces précautions qu'El Hadj

Ahmed se décida à rentrer dans son ancien palais. Il fallait maintenant se décider à se débarrasser du camp de Mansourah. Mohammed bel Hadj fit savoir à quelques chefs de la milice turque, que tout serait oublié si l'on tenait le fils de Chakor. Les Turcs, connaissant le caractère vindicatif et déloyal du Bey, hésitèrent. Mohammed bel Hadj se porta garant de la parole du Bey. Il ajouta que Constantine était destinée à remplacer Alger; que le Bey allait être nommé pacha par le Sultan, que la fortune de ceux qui voudraient le servir grossirait avec la sienne. Les Turcs hésitaient toujours et les négociations allaient être rompues, lorsqu'on vint lui annoncer que Kutchuk, instruit des pourparlers de paix dont sa tête était l'enjeu, et voulant se soustraire au supplice que le Bey lui réservait s'il tombait vivant entre ses mains, avait avalé du poison. On lui coupa la tête et on l'apporta à El Hadj Ahmed qui renouvela ses serments d'oubli et de pardon puis les Turcs rentrèrent à Constantine. Le Bey commença par nommer Ben Aïssa son vizir et lui fit enrôler un grand nombre de Kabyles. Quand il se crut assez fort, il commença à faire tuer les Turcs par cinq ou six, jusqu'à ce qu'il fût débarrassé de presque tous. Mohammed Bel Hadj voulut s'y opposer mais en vain. Tout le monde savait que les soldats turcs étaient sous sa sauvegarde.

Ce fut un cruel affront pour lui et son premier grief contre le Bey. Bientôt après, il partit avec tous ses nomades, s'acheminant vers le Sahara. Un nouvel orage venait de se former. Brahim El Guirili, un ancien Bey de Constantine, destitué par Brahim Pacha, arrivait de Médéah, précédé par des lettres répandues à profusion, qui annonçaient que les Français avaient débarqué à Bône et qu'ils l'avaient nommé Bey de Constantine. Il fut rejoint par Ferhat ben Saïd des Oulad Bou Okkaz, qui avait été Chikh El Arab jusqu'à l'avènement d'El Hadj Ahmed.

Ferhat ben Saïd amenait avec lui les Arab Cheraga,

c'est-à-dire les Ahl ben Ali, les Cheurfa, les Ghamra, une partie des Oulad Sahnoan du Hodna et les Oulad Abd El Nour. Mais il apportait bien plus encore, c'était l'appui moral de son nom, le prestige de sa renommée.

Ferhat ben Saïd

Ferhat ben Saïd avait une de ces organisations de feu qui ne se plaisent que dans la lutte; d'une bravoure impétueuse, généreux, simple et pieux, il rappelle le type des premiers héros de l'islamisme, mais son esprit inquiet, sans portée politique, impatient, incapable de fixer un but et de le poursuivre avec persévérance, nuisait à tant de belles et précieuses qualités.

Ferhat ben Saïd n'en était pas moins très populaire parce que ses qualités étaient de celles qui séduisent et frappent les masses. Il était petit de taille, mais comme il avait le buste très élevé, à cheval il paraissait très grand. Il était toujours vêtu très simplement et, quand on le lui reprochait en vantant la richesse de costume des Ben Ganah, il répondait: « La beauté du costume est pour les femmes, la beauté de l'homme est dans son bras et sa parole ». Ben Brahim, le cousin de Ferhat, avait embrassé le parti des Ben Ganah; il était renommé comme tireur. Un jour on demanda à Ferhat s'il se croyait aussi adroit: « Je n'en sais rien; je crois que dans un combat, je pourrais le tuer tout aussi bien qu'il pourrait me tuer moi-même; je ne sais pas comment je vise de loin. Dans la mêlée, je n'ai jamais lâché la détente de mon fusil avant que le bout de mon canon ne fût dans le burnous de mon ennemi ».

La crédulité des indigènes prêtait à Ferhat un caractère surnaturel. Comme il n'avait jamais été blessé dans les nombreux combats dont il avait si souvent bravé les chances périlleuses, on racontait qu'un saint marabout du Djurdjura lui avait donné un talisman qui le rendait invulnérable contre la poudre; les balles s'amortis-

saient sur son corps, et, quand après le combat, il dénouait sa ceinture, les balles roulaient à ses pieds. Les chefs les plus intelligents du pays me le juraient encore hier.

Combat d'El Bechira

Au moment où Brahim Bey et Ferhat ben Saïd marchaient sur Constantine, le Chikh El Arab, Mohammed Bel Hadj était à Oum El Asnob, sur la route de Constantine au Sahara. Mohammed Bel Hadj écrivit au Bey de venir le rejoindre. Le Bey envoya son Khalifa seulement avec 100 fantassins et 50 chevaux. Après avoir opéré sa jonction avec la petite troupe, Mohammed Bel Hadj alla camper à El Bechira, dans le pays de Telaghma.

Brahim et Ferhat ben Saïd vinrent pour livrer le combat ; les deux corps étaient placés à très peu de distance l'un de l'autre ; on attendit le lendemain. Mohammed bel Hadj sut tirer parti de la nuit. Saïd El Bagtlha était un des Sahnoun les plus influents : il fut gagné, reçut de l'argent, qu'il distribua adroitement aux principaux de la tribu et revint, au matin, assurer Mohammed bel Hadj que les Oulad Sahnoun ne se battraient pas. En effet, le lendemain, quand l'affaire était bien engagée, le goum des Oulad Sahnoun, au lieu de venir se ranger auprès de celui des Cheraga, fondit tout à coup sur la smala de Brahim et de Ferhat. A cette vue, les Cheraga, les Oulad Abd El Nour, tournent bride pour sauver leurs tentes ; mais Mohammed Bel Hadj se lance sur eux. Ce fut une épouvantable déroute. Les Oulad Sahnoun firent un butin immense. Cette affaire de Bechira eut lieu à l'automne de 1830. Ayant débarrassé le Bey de ses nouveaux ennemis, le Chikh El Arab s'achemina paisiblement avec ses nomades vers les pâturages d'hiver du Sahara.

Les Selmia, Rahman, Bou Azid campèrent au Sud de l'oasis de Djellal, Mohammed Bel Hadj avec sa smala et les Saharis à El Hazima, dans la plaine d'El-Outaïa.

Cependant Ferhat, après le combat d'El Bechira, avait rallié tous ses partisans dans les Ziban, où l'on avait bien plus de sympathies pour lui que pour les Ben Ganah. Les Ahl ben Ali et les Ghamra, en effet, sont propriétaires dans le Zab Dahari, les Chorfa dans le Zab Guebli. Placé à Tolga entre Si Ahmed bel Hadj d'un côté et les Gharaba de l'autre, Ferhat songe d'abord à se jeter sur l'un et à rabattre sur les autres ensuite. Il appelle à lui les fantassins des oasis, les goums des Oulad Saoula et se trouve bientôt à la tête de forces considérables.

1831. — d'El Hazima

Vers le soir, il se mit en marche et franchit le col de Motrof qui menait directement à la smala du Chikh El Arab. Aussitôt que les premiers cavaliers débouchèrent dans la plaine, tous les goums ennemis étaient montés à cheval et s'étaient portés en avant.

Ferhat donne ordre de prendre toutes les dispositions comme si on voulait camper, de dresser les tentes, puis, à un signal donné, de se réunir rapidement auprès de lui. Ses ordres sont exécutés ; en voyant décharger les chameaux et planter les tentes, les Ben Ganah crurent que le combat n'aurait lieu que le lendemain ; ils se retirèrent donc peu à peu et se dispersèrent, mais alors Ferhat monte à cheval et, en un clin d'œil, tous ses goums sont groupés ; il fond avec eux comme un orage sur la smala surprise ; il n'y eut pas de résistance possible, tout fut mis en déroute. Les tentes de Mohammed Bel Hadj, ses deux femmes tombèrent entre les mains du vainqueur. Ferhat avec toute la discrétion des mœurs arabes, fit conduire les deux femmes à la zaouïa de Sidi ben Amar à Tolga, puis, leur ayant donné de riches habillements, il les fit reconduire dans leur famille. L'affaire d'El Hazima eut lieu en janvier 1831.

Mohammed Bel Hadj se réfugia près d'El-Kantara ; de là, il envoya des émissaires au Bey pour lui annoncer le

fâcheux état de ses affaires. En effet, Ferhat étant interposé entre le Chikh El Arab et les Gharaba, comment pourraient faire ceux-ci pour remonter dans le Tell au printemps. Ou il seraient écrasés, ou contraints de composer avec l'ennemi. Insistons sur cette situation car nous la verrons se reproduire tous les ans. A l'automne, les Selmia, Rahman, Bou Azid viennent dans le Zab et dans l'Oued Rir faire la récolte de leurs dattes. La smala des Ben Ganah n'ose pas s'aventurer dans le Zab où les Bou Okkaz ont pour eux la population ; elle reste campée dans le Hodna ou la plaine d'El Outaïa. Mais quand l'herbe a séché dans le Sahara, quand les troupeaux ne trouvent plus rien à brouter, les Selmia, les Rahman, les Bou Azid veulent se mettre en mouvement. C'est cette marche délicate qu'attend pour les attaquer un ennemi hardi et entreprenant. Les Gharaba cherchent à l'empêcher. Là est tout le secret de cette stratégie des nomades, que nous verrons se reproduire tous les ans. Il fallait donc aller déblayer le terrain aux Gharaba restés du côté des Oulad Djellal. Les Gharaba à la suite du malheureux combat d'El Hazima ne le pouvaient plus seuls.

Sans se laisser arrêter par le jeûne du Rhamadan, le Bey se mit en route avec tous les goums du Tell et vint poser son camp à Dar Arous, au Sud d'El Outaïa. Ferhat voulant fermer l'entrée du Zab au Bey, était venu se planter à Mrah Djezzia, au débouché de la route d'El Outaïa à Biskra, qui contourne en suivant la rivière la petite arête montagneuse qui borne les Ziban au Nord.

Combat de Mrah Djezzia près Biskra

La position était bien choisie ; sa droite s'appuyait à la montagne dont les flancs étaient garnis par ses nombreux fantassins, le centre marqué par le canon unique de Brahim Bey était sur le sommet d'un petit défilé du Mrah Djezzia même ; à gauche, ses fantassins s'abri-

taient encore dans les ravines qui découpent le bord de la rivière ; enfin, sa cavalerie se déployait sur un immense plateau le long des berges de l'Oued Abdi, qui vient de Branis se réunir à la rivière d'El Outaïa.

Mohammed Bel Hadj avait près de 1.200 chevaux pour faire face à Ferhat Ben Saïd, qui était à la tête des goums. Le Bey ne se battit pas ce jour-là ; il se tenait en réserve avec 100 mamelucks et une vingtaine de mokhalia, dirigeant le combat, se portant partout où sa présence était nécessaire. L'action commença par un échange de coups de fusil entre les goums et, chose singulière, Ferhat et Mohammed Bel Hadj tombèrent de cheval chacun de leur côté ; mais Mohammed Bel Hadj, seulement contusionné, put presque de suite se remettre en selle, tandis qu'on dût emporter loin du combat Ferhat évanoui. Ce funeste événement favorisa singulièrement le Bey.

Les Cheraga virent dans la chute de Fehrat un mauvais présage ; privés de son courage entraînant, quand les Saharis et les Deïras les chargèrent, ils ne tinrent presque pas. La cavalerie victorieuse se jeta alors sur les derrières des fantassins pendant que le Bey faisait escalader directement la montagne par les Asker. Ce fut alors une boucherie. Cernés de tous côtés les malheureux saga des Ghamra, des Chorfa, des Oulad Zian, de Sidi Okba furent massacrés sans pitié. On apporta au Bey plus de 400 têtes.

Parmi les morts se trouvait Khalfallah, frère de Mohammed Srir ben Ahmed bel Hadj, Cheikh de Sidi Okba, qui devait devenir plus tard khalifa d'Abd El-Kader dans les Ziban.

Ferhat ben Saïd ne passa à Biskra que quelques heures, juste le temps d'enlever les grands approvisionnements qu'il y avait faits et de charger les bagages d'Ahmed ben Amirali qu'il avait nommé caïd de la ville ; il se hâta de gagner l'Oued Mlili.

Le lendemain le Bey fit son entrée dans Biskra ; il

nomma caïd de la ville un autre Kourougli, nommé Ben Scombadji et donna l'ordre aux Gharaba de venir le rejoindre avec toutes leurs tentes. La réunion opérée, il voulut en finir avec Ferhat afin d'asseoir bien solidement la prépondérance des Ben Ganah dans le Sud.

Les Ahl ben Ali, les Ghamra s'étaient renfermés dans les villages de Zaatcha et de Lichana. Les Chorfa avaient gagné leurs oasis du Zab Guebli. Le Bey marcha sur Lichana et Zaatcha, qui, comme on le sait, sont deux villages dans la même oasis, à 400 mètres l'un de l'autre.

Siège de Zaatcha par le Bey

Le Bey et les Saharis campèrent entre l'oued Bouchagroun et Midoh, les Gharaba vers le sud de l'oasis et du côté de Tolga.

Toutes les oasis voisines avaient fait leur soumission. La résistance était donc concentrée dans ce seul groupe. Ferhat n'avait pas voulu s'enfermer dans Lichana ; il avait rassemblé tous les troupeaux de ses tribus et était parti pour les mettre à l'abri chez ses amis, les Oulad Nayl.

En somme la position des Ahl ben Ahi et des Ghamra semblait critique ; ils étaient cernés et ils avaient appris que leurs amis les Chorfa faisant défection avaient demandé l'aman au Bey. Celui-ci commença à faire couper les palmiers, qui entouraient à cette époque les sources de l'Oued Kelbi, qui longe le bord oriental de l'oasis de Lichana. Ce n'était pas impunément que les gens du pays laissaient dévaster leurs jardins. On trouva qu'un palmier coûtait trop cher à abattre ; on s'attendait à voir aux premiers coups de hache les assiégés entrer en composition ; ils persistaient au contraire, très décidés à la résistance. Mohammed Bel Hadj, qui était un politique adroit et rusé, conseilla au Bey d'essayer la voie des négociations ; 120 cavaliers des Lakhdar El Haffaouïa et des Saharis se rendirent en miad à Lichana. Mais

ils furent arrêtés et emprisonnée et les gens de Lichana et de Zaatcha écrivirent au Bey : « Lève ton camp et « va-t'en ou nous tuerons tous les prisonniers, depuis le premier jusqu'au dernier ».

La colère du Bey fut terrible et il s'écria qu'il tirerait de cette insulte une vengeance dont on se souviendrait longtemps : « Ils ne veulent pas nous rendre nos cavaliers, eh bien, nous irons les chercher jusqu'au milieu de leurs villages ».

Sous l'impulsion du premier moment et malgré les avis de Mohammed Bel Hadj, il donna l'ordre d'une attaque générale sur Zaatcha.

Les soldats turcs avec leur artillerie devaient suivre le chemin qui, de l'Aïn Fouhar, conduit au village ; les Saharis et les Deïra, celui qui, de la zaouïa, aboutit presque au même point de l'enceinte ; les Selmia, les Rahman, les Bou Azid devaient déboucher par le marabout de Sidi Harzallah, du côté de Farfar.

Les deux premières attaques furent conduites avec beaucoup de vigueur ; les assiégés essayèrent de défendre leurs jardins, mais ils furent refoulés dans le village avec de grandes pertes. Mais, une fois à l'abri derrière leurs murailles et derrière le long et large fossé qui les enceint, ils firent sur les assaillants un feu dont chaque coup tuait ou blessait.

Malgré l'énergie des asker et le dévouement des canoniers qui amenèrent leurs pièces jusqu'au bord du fossé et eurent deux des leurs tués, le Bey fut obligé d'ordonner la retraite ; il avait près de 400 tués et 200 blessés. Les assiégés, de leur côté, avaient près de 300 hommes hors de combat. Bou Zian, qui a joué un si grand rôle dans le siège de Zaatcha par les Français, établit dans cette journée sa réputation de bon tireur. Il tua, dit-on, 12 hommes, dont 8 ou 9 Saharis (on cite parmi eux un frère du Cheikh Deïna). Quoique frémissant de rage après un pareil échec, le Bey fut obligé de laisser son chikh el Arab arranger les affaires tant bien que mal.

Il fut convenu que les 120 prisonniers seraient rendus, que les Ghamra, les véritables défenseurs de Zaat-cha, livreraient 30 ôtages et que le Bey se retirerait. Il fallut en passer par là, car déjà les Chorfa, enhardis par l'insuccès, commençaient à s'agiter. Ferhat pouvait arriver avec des contingents des Nayl. Avec une petite armée démoralisée, encombrée de blessés, la position du Bey était dangereuse.

El Hadj Ahmed et Mohammed Bel Hadj reprirent donc tristement le chemin de Constantine. A peine leurs derniers convois franchissaient-ils El-Kantara que Ferhat reparaissait et revenait prendre possession des Ziban. Ferhat emprisonna quelques-uns des kebar des Oulad Bou Zian de Tolga pour les punir d'avoir fait leur soumission au Bey. A Biskra, le caïd investi par les Turcs dut prendre la fuite et céder la place à Ahmed ben Amirali.

1832

Pendant tout l'hiver de 1831 à 1832, Ferhat resta donc le maître du Sahara. Les Gharaba vinrent y prendre leurs campements habituels ; mais les Saharis et Ben Ganah hivernèrent dans le Tell. Au printemps, Ferhat réunit tout son monde et, laissant El Amirali à Biskra avec une nouba de 60 Ghamra, il partit pour le Zab Chergui afin d'y manger les cultures des partisans des Ben Ganah. Bou Abdallah ben Naasser, le Chikh, ennemi des Oulad Saoula, se réfugia à Khanga, auprès de Si Mohammed ben Taïeb. Ce marabout appela à son secours des montagnards de l'Amar Khaddou et du Djebel Chechar. Exaltés par leur nombre, ils se crurent assez forts pour tenir la campagne. Ferhat les attaqua et les dispersa auprès d'El Ksob puis, ayant fait couper la tête des morts, environ une quarantaine, ils les fit mettre dans des tellis que des mulets devaient porter à Biskra au caïd El Amirali.

Le Bey avait à cœur de venger son échec de l'année

précédente. Instruit des progrès de Ferhat dans le Sud, il se décida avec Mohammed Bel Hadj à descendre au Sahara plus tôt que de coutume. Il fit une grande réquisition de mulets, afin de monter ses asker et il partit avec les goums du Chikh El Arab. Sa marche fut si rapide que l'on ne crut à son arrivée que lorsque les Saharis envahirent l'oasis au galop. Après quelques coups de fusil, El Amirali fut cerné et pris dans sa propre maison. Ben Berbech lui fit couper la tête. Les Saharis excités par le souvenir de Zaatcha ne firent pas grâce à un seul des 60 Ghamra de la nouba ; ils les massacrèrent impitoyablement jusqu'au dernier.

Le Bey, à peine entré à Biskra, s'y repose quelques heures, puis il ordonne qu'on se réunisse à Filiach. Au moment où il entrait dans ce village, il se rencontra avec les mulets qui apportaient le sanglant trophée qu'envoyait Ferhat ben Saïd. Les conducteurs et les cavaliers de l'escorte n'eurent que le temps de s'enfuir en abandonnant chevaux et mulets.

Razzia de Badès

Il était quatre heures du soir. Le Bey donne le signal du départ. On marche toute la nuit, on fait 20 lieues et, le matin on tombe à Badès sur le camp de Ferhat. Tout fut pris : tentes, troupeaux, la mère et la femme de Ferhat. Quant à lui, il parvint à se dégager à force de prodiges de valeur, faillit être tué par son propre cousin Debbah, allié aux Ben Ganah et gagna le Souf. Les Ben Ganah, reconnaissants de ses procédés, après l'affaire d'El Hazima, lui renvoyèrent courtoisement sa femme et sa mère.

Les Arab Cheraga qui s'étaient sauvés à Souf avec Ben Saïd, demandèrent l'aman et obtinrent la permission de rentrer dans le Tell. Ferhat lui-même quitta Souf et, avec quelques Arabes restés fidèles à sa cause, gagna le pays des Oulad Nayl.

C'est à cette époque, qu'abandonné de tous, ne sachant comment reconstruire sa fortune politique, Ferhat songea aux Français. Il envoya une députation à Alger ; on sait qu'elle fut parfaitement reçue par le général Rovigo. Les émissaires reçurent de riches présents qui leur furent volés sur le territoire de la tribu d'El-Ouffia à laquelle on fit payer ce vol bien cher. Ces négociations de Ferhat avec les Français ne pouvaient alors aboutir et n'aboutirent à rien en effet.

Mésintelligence entre le Bey et Mohammed bel Hadj

C'est au retour de l'expédition de Badès, qui eut un grand retentissement dans la province, que le Bey prit le titre de Pacha. Il nomma Bey Ben Aïssa. Cette nomination fut une nouvelle cause de mésintelligence avec Mohammed Bel Hadj. Ce dernier s'attendait à être investi de cette dignité ; il s'y croyait des droits. Il rappela avec amertume à El Hadj Ahmed tous les services qu'il lui avait rendus : « qu'en un mot, quand il était revenu « d'Alger, abandonné de tous les autres chefs, lui seul, « Mohammed, lui était resté fidèle, avait relevé sa fortune, lui avait ouvert les portes de Constantine et l'avait « remplacé sur son trône ». Le Bey essaya de justifier son choix, mais sans convaincre Mohammed Bel Hadj. Au reste, celui-ci n'était pas le seul à être irrité. L'entourage du Bey ne voyait pas sans jalousie l'élévation de cet homme, obscur Kabyle. L'échange de ces mécontentements ne fit qu'exciter la rancune du Chikh El Arab. Quand il partit vers le Sud, à l'automne, avec ses tribus, il n'eut pas plutôt quitté Constantine que le Bey fit mourir Ali Ben Béchir, son sellier, un des grands amis de Mohammed Bel Hadj. Quand celui-ci en reçut la nouvelle, il s'écria : « C'est une affaire finie entre le Bey et moi ». Autrefois, il avait présenté le Bey à ses tribus comme un Arabe ; maintenant, il disait : « C'est un Turc, fils de Turc, altéré de sang arabe ».

Devant les kebar des Saharis et des Gharaba réunis autour de sa tente, il exhalait sa colère. Il parlait de se mettre en pleine révolte : « C'est moi qui l'ai fait entrer dans Constantine, je saurai bien l'en faire sortir ». Toutes ces paroles étaient répétées au Bey et, lui, ne semblait pas y faire attention ; mais les espérances de vengeance s'amassaient sourdement au fond de cette âme impitoyable. Mohammed Bel Hadj était trop puissant pour rompre ouvertement avec lui. Il attendit l'occasion.

1833 à 1837

Au printemps de 1833, les nomades revinrent dans le Tell. Comme le Chikh El Arab ne venait pas le voir, il lui écrivit une lettre pleine de témoignages d'affection. Mohammed Bel Hadj lui répondit : « Il n'y a plus rien de commun entre toi et moi ; tu as mis Ben Aïssa à la place qui me revenait ; puisqu'il est ton Bey, ton Khalifa, adresse-toi à lui. Quant à moi, je ne suis plus sur ton chemin ».

C'était bien imprudent à Mohammed Bel Hadj de défier ainsi El Hadj Ahmed, bien imprudent de l'insulter sans lui faire de suite une guerre à outrance.

Le Bey alla faire une expédition chez les Haractas ; puis il se porta dans la Medjana, rasa les Righa Dahra, les Oulad Yellès et les Oulad Mousli. Plus de 100 femmes, et des plus jolies, tombèrent en son pouvoir ; il les envoya toutes dans son harem à Constantine. Dans l'intervalle, il avait gagné quelques chefs des Saharis, qui abandonnèrent les Ben Ganah pour venir à lui.

Voulant donner de la jalousie à Mohammed Bel Hadj, il entra ostensiblement en correspondance avec Ferhat ben Saïd, mais celui-ci ne tomba pas dans le piège ; le Bey et lui se connaissaient de longue date : « El Hadj Ahmed aime la trahison et c'est mon ennemi », se contenta de répondre Ferhat. Cependant son frère El Hadj Bey Ben Saïd et une partie des gens de la smala opinaient

pour un rapprochement. Personne, disaient-ils, n'ignore la mésintelligence qui règne entre le Bey et Mohammed Bel Hadj; celui-ci ne rentrera jamais en grâce; quoi de plus naturel que le Bey se tourne vers les Oulad Bou Okkaz. C'était une politique toute naturelle au maghzen de Constantine; il fallait saisir l'occasion, car il y avait plus à gagner à être l'ami que l'ennemi du Bey. Ferhat resta sourd à toutes ces exhortations. « Non, non, dit-il, jamais je ne verrai le Bey de mes propres yeux ».

Néanmoins, El Hadj Bey Ben Saïd partit avec quatre ou cinq des Ghamra, il prit en passant une escorte de 200 Sahnoun et rejoignit le Bey à Ras El Oued près de Sétif. El Hadj Bey Ben Saïd était bien avisé d'amener des Ghamra.

Depuis Zaatcha, le Bey avait juré de tuer tous ceux qui lui tomberaient dans les mains. Il n'était pas homme à oublier son serment. Il fit saisir et mettre à mort ces trois ou quatre malheureux et se contenta de faire emprisonner les Oulad Sahnoun et El Hadj Bey Ben Saïd. Il décampa de Ras El Oued et alla s'installer à Msila; de là, il envoya à Mohammed Bel Hadj une miad de Saharis porteurs de ses lettres.

Mort de Mohammed Bel Hadj

Les Saharis trouvèrent Mohammed Bel Hadj campé au Madher Haracta. Le Bey écrivait au Chikh El Arab que toutes ses correspondances avec Ferhat n'avaient été qu'un stratagème pour l'attirer et s'en défaire que, voyant le mécontentement de son meilleur ami, il voulait, en le débarrassant de son plus mortel ennemi, lui donner une preuve de son affection pour les Ben Ganah, dont le sang coulait dans ses veines; il regrettait de n'avoir entre les mains que le frère de Ferhat: « Viens, disait-il, pour que nous conférions de tout cela; il n'y aura que du bien ». Mohammed Bel Hadj sentait bien au fond du cœur que le Bey n'était pas sincère. Il résista

longtemps, mais il eut la faiblesse de céder enfin aux instances des Saharis. Il partit pour Msila ; le Bey vint lui-même à sa rencontre avec sa musique, toute sa maison militaire, en grand costume de fantaisie, chevaux caparaçonnés et couverts de housses de soie. Tout cet appareil avait pour but d'endormir les soupçons de Mohammed Bel Hadj. Celui-ci avait pour caïd sibsi un certain El Mtoussi. Le Bey acheta sous-main El Mtoussi et lui donna une certaine composition dont il frotta le bout de la pipe, qu'il présentait d'habitude à son maître. A peine Mohammed Bel Hadj avait-il fini de fumer cette pipe empoisonnée, que le Bey lui donna l'ordre de monter à cheval et d'aller couper les blés des Oulad Madhi, à Baniou, près Bou-Saada.

La journée était d'une chaleur accablante. Au retour de Baniou, Mohammed Bel Hadj se sentit gravement indisposé. Le Bey l'attribua à la course qu'il venait de faire sous un soleil ardent. Le mal alla en empirant; les lèvres du malade se couvrirent de pustules. Le Bey envoya son propre barbier pour inciser les lèvres, disant que cela le soulagerait beaucoup; on prétend que le rasoir du barbier était empoisonné. Le Bey prenait ses précautions; il trouvait que le premier poison n'allait pas assez vite. Après cette opération, Mohammed Bel Hadj fut pris de convulsions terribles et ne tarda pas à expirer.

Mohammed Bel Hadj fut enterré au Koudiat Aty où les Ben Ganah avaient un lieu particulier de sépulture. La mort de Mohammed Bel Hadj fut acceptée par sa famille avec la résignation et la soumission des musulmans pour les faits accomplis.

Le Bey nomma Cheikh El Arab Bou Aziz ben Boulattras, frère cadet de Mohammed Bel Hadj, qui se trouvait le plus âgé des Ben Ganah et auquel revenait de droit le commandement, suivant les traditions.

Le Bey trouva dans Bou Aziz un instrument bien autrement souple que dans son frère. Mais le véritable chef de la famille des Ben Ganah fut Si M'hammed ben Bou

Aziz, le jeune frère du nouveau Chikh El Arab. Si M'hammed, par son courage et son intelligence sauva la fortune des Ben Ganah à travers les vicissitudes diverses qu'ils eurent à traverser.

Le Bey adopta les enfants de Mohammed Bel Hadj ; il fut si bon pour eux, que ces enfants semblaient n'avoir conservé qu'une respectueuse affection pour l'assassin de leur père.

Jusqu'à l'époque de la prise de Constantine, il ne se passa rien de remarquable dans les Ziban. Ferhat vivait retiré chez les Oulad Nayl ; il y donna encore des preuves de ce besoin de dangers, de ce caractère turbulent, de ce courage aveugle qui le caractérisaient. Nous n'en citerons qu'un exemple.

Ferhat se trouvait chez les Oulad Khalled, petite tribu des environs de Bou-Saada, lorsque les Saouana et les Oulad Madhi vinrent enlever leurs troupeaux. A la première nouvelle, Ferhat monte sur une pouliche et va voir ce qui se passe.

Reconnaissant que le goum ennemi était très nombreux, il revint tranquillement à sa tente. Mais les Oulad Khalled ne songeant qu'à reprendre leurs troupeaux supplient Ferhat de se mettre à leur tête, disant qu'aussitôt que l'ennemi saurait que Ferhat ben Saïd était là, il ne songerait qu'à fuir ; Ferhat leur répond que c'est une folie ; puis, leur montrant la pouliche, leur objecte que ce n'est pas avec une pareille monture qu'il pourrait charger l'ennemi.

Les Oulad Khalled lui amenèrent aussitôt une jument de belle apparence ; mais il ne faut qu'un coup d'œil à l'habile cavalier pour reconnaître qu'elle était faible de devant ; cependant, craignant qu'on ne supposât qu'il avait peur, il se décide à partir et monte à cheval en murmurant : « C'était écrit, voici ma dernière heure ! » Quand on eut atteint le goum, qui couvrait en arrière la marche des troupeaux enlevés, Ferhat fondit sur l'ennemi. Les Oulad Khalled le suivirent, mais quelques-uns

des leurs ayant été tués ou blessés, ils prirent la fuite. Cependant Ferhat avait déjà tué un Madhi, blessé un autre; mais on l'entoure, il se défend encore; sa jument tombe épuisée; il se lance sur le cheval d'un ennemi démonté; un coup de pistolet renverse sa nouvelle monture, avec laquelle il roule à terre. Vingt bras sont levés; c'est à qui frappera ce cavalier, dont la résistance a soufflé la rage dans tous les cœurs. Mais un kébir des Ouled Madhoun écarte les yatagans et s'écrie : « Ne le tuez pas, c'est un Khaldi qui m'a sauvé la vie ». Ce mot fait tomber tous les bras; le Madhoui emmène son prisonnier et, quand ils sont tous à l'écart, il le regarde fixement et, avec une admiration respectueuse, il lui dit : « Tu es Ferhat ben Saïd ». Ferhat essaye de nier. « Je le sais, dit-il, ne voilà-t-il pas ton cachet? » Ce Madhoui s'était emparé de la djebira de Ferhat restée avec tout son harnachement sur la jument qu'il avait abandonnée. Pendant la nuit, le Madhoui fit évader Ferhat, qui se retira chez les Oulad Bou Meudjedel, marabouts de la Zaouïa d'Aïn Fers.

Revenons à notre récit.

Ainsi que nous l'avons dit, la tranquillité régna tant bien que mal dans le Sahara jusqu'à la prise de Constantine.

Avant la première expédition, les Arabes Cheraga, qui n'obéissaient au Bey qu'à regret, envoyèrent au Commandant Youssouf, alors le futur Bey de Constantine. Ben Aïzzia El Keltoumi, avec une lettre dans laquelle ils s'engageaient à le soutenir, s'il avançait dans le pays. De son côté, Ferhat envoya Si Chérif ben Salah pour faire des ouvertures en son nom. Le Bey, apprenant la démarche des Arabes voulait les razzier, mais, à la prière de Bou Aziz, il se contenta de les mettre à l'amende.

1837

Après la prise de Constantine, les Arabes qui, autour du Bey, avaient assisté en spectateurs à ce grand drame, s'empressèrent de filer vers le Sahara. Il ne resta avec le

Bey que la smala des Ben Ganah et les Saharis. Ils allèrent prendre position à Oum El Asnab. Les Zmoul, les Telaghma, les Haracta, qui devaient être les premiers sur lesquels réagirait la prise de Constantine, engageaient le Bey à ne pas s'éloigner; lui-même y était assez disposé; mais les Ben Ganah lui firent observer très judicieusement que ce serait une très grande faute. « Si nous restons ici, lui dirent-ils, Ferhat va aller trouver les Français; ils l'investiront Chikh El Arab; il s'empressera d'aller dans le Sahara où il a tant d'amis, il s'y installera et nous, nous resterons ici entre les Français qui nous fermeront le Tell et Ferhat qui nous fermera le Sahara. Ce qu'il nous faut, c'est aller nous assurer de suite des Ziban ». Le Bey se rendit à ces excellentes raisons. Ferhat, en effet, était déjà arrivé à Constantine le 27 octobre (14 jours après la prise de la ville). Il fut reçu avec de grands honneurs, mais, en ce moment, c'était tout ce qu'on pouvait faire pour lui. Pendant que Ferhat était à Constantine, il reçut quatre cavaliers des Oulad Amour (du Hodna) campés alors au pied du Nif En Nser, qui lui représentaient que, si les Français voulaient razzier le Bey à Oum El Asnab, rien n'était plus facile. Le Bey fut instruit de ces démarches par les Zmoul. Il envoya razzier les Oulad Amour. C'est après cette razzia que le Bey et les Ben Ganah prirent la route de Biskra. Ils avaient déjà envoyé leurs bagages à El Kantara.

En arrivant à El Outaïa, ils apprirent que Ferhat faisant force de marche pour les rejoindre par les Oulad Abd El Nour, le Bélezma, le Hodna et le défilé de Sadouri, avait fait déjà son apparition dans le Zab et ramené à lui tous les Cheraga, après avoir enlevé Biskra.

Après une fusillade insignifiante, abandonné par les gens de la ville, Ben Berbech, le Khalifa de Ben Scombadji, avait été obligé de se réfugier dans sa maison et y avait fait une énergique résistance. Mais, à bout de munitions, il avait dû capituler et livrer son fils en ôtage. Ce coup fait, Ferhat, apprenant l'approche du Bey, s'était

replié sur Lichana. Un goum de Ben Ganah arriva par la route d'El Outaïa au moment où Ferhat s'en allait par la route du Zab. Les Ben Ganah reprochèrent aux gens de Biskra leur trahison. Ils étaient traitres, car Ferhat avait trop peu de monde avec lui pour qu'ils pussent invoquer la loi de la nécessité. On les châtierait quand le temps serait venu; pour le moment, on les abandonnait à eux-mêmes. En effet, les Ben Ganah emmenèrent avec eux presque toute la garnison de la Casbah et Ben Berbech, chez qui commençaient déjà à se manifester les symptômes de la folie produite par la situation terrible, qu'il venait de traverser et ses inquiétudes pour son fils.

Il ne fallait pas laisser à Ferhat le temps d'organiser dans le Zab un foyer de résistance; il fallait éviter un second siège de Zaatcha. Après avoir réuni les contingents du Hodna, le Bey se rabattit tout droit sur El Outaïa et sur Tolga, par le col de Khenizen. Ferhat s'enferma dans Lichana; il avait déjà envoyé son frère Ouzuadji chez les Oulad Nayl pour ramener des recrues.

Le Bey vint camper près de la petite zaouïa de Sidi Rahal, entre Fourhala et El Amri, s'appuyant aux Bou Azid qui s'étaient déjà cantonnés dans ces deux oasis qui leur appartiennent. Environ 500 fantassins des Oulad Nayl descendant du col de Sadouri, se présentèrent dans la plaine croyant le terrain libre, pour rejoindre Ferhat, mais les Bou Azid prirent les armes, se portèrent à leur rencontre et les rejetèrent dans la montagne, rapportant au Bey près de 50 têtes.

Combat de Sahira

Le Bey, toujours dans l'idée de ne pas laisser grossir les forces dont disposait déjà Ferhat, voulait attaquer Lichana tout de suite; les Ben Ganah lui conseillèrent d'attendre les Selmia et les Rhaman qui étaient encore sur l'Oued Itel, puis, au lieu d'attaquer Lichana et Zaat-

cha, positions redoutables, de se jeter sur les villages du Zab Guebli, d'un accès plus facile. Ou Ferhat abandonnerait ces oasis à elles-mêmes et, alors, on punirait par la destruction la trahison des Chorfa, ou Ferhat viendrait à leur secours et, alors, on les combattrait sur un champ de bataille où l'on aurait plus de chances de victoire.

Ce plan adopté, on donna rendez-vous aux Selmia et aux Rahman près des petites oasis de Lianah et de Sahira qu'on ne jugeait pas capables de résistance. Les Selmia et les Rahman arrivèrent au jour convenu. Le lendemain on commença l'attaque des deux oasis. Aussitôt que Ferhat connut les projets de ses ennemis, il sortit de Lichana avec les Ahl ben Ali et les Ghamza pour secourir les Chorfa. Une rencontre générale s'ensuivit. Les Saga des Ben Azid enlevèrent bravement le village de Lianah et les jardins de Sahira. Les goums des Charaga manquant d'appui furent culbutés et rejetés sur Lichana. Cependant 50 Chorfa s'étaient renfermés dans Sahira; quand les fantassins des Ben Azid, électrisés par le succès, s'étaient jetés à l'assaut de ce groupe de maisons, ils avaient été accueillis par une fusillade à bout portant qui les força de reculer. Les Ben Ganah et leurs serviteurs irrités de cette résistance inattendue s'élancèrent contre les murs démantelés comme pour les renverser avec le poitrail de leurs chevaux. Cette bravade imprudente leur coûta cher. Le Douadi M'hammed ben Ali Bou Abdallah fut tué; Si Mohammed Ben Aziz, blessé grièvement; plus de trente chevaux tués et blessés; on organisa alors une attaque par les fantassins.

Au moment où l'on allait donner le signal, un des braves défenseurs de cette petite bourgade vint dire : « Ferhat est dans Sahira, donnez l'aman aux Chorfa et ils vous le livreront ». On les crut facilement et on s'expliqua même ainsi leur furieuse résistance.

Les négociations durèrent jusqu'à la nuit; c'était ce que voulaient les habitants de Sahira. Aussitôt que les pour-

parlers avaient commencé, le Bey avait fait replier tout son monde ; il avait seulement disposé quelques partis des Bou Aziz cernant le village à distance. Cependant les cavaliers revenaient de la poursuite de l'ennemi. On leur dit : « Nous tenons Ferhat, il est pris dans Sahira comme dans un piège. »

Les cavaliers répliquèrent que c'était impossible, qu'ils avaient vu Ferhat, de leurs propres yeux, avec ses plus braves cavaliers, soutenir la retraite de ses goums. On leur répliqua qu'ils se trompaient. Mais, profitant de l'obscurité et du peu de vigilance des Bou Aziz fatigués d'une si rude journée, les braves défenseurs de Sahira, se glissant à travers les jardins, s'étaient tous échappés.

Le combat de Sahira est un des plus sanglants qui aient été livrés dans les Ziban. Ferhat y perdit plus de 600 hommes et les Ben Ganah une centaine. Ferhat, prenant avec lui tous les troupeaux, fit comme à Zaatcha et gagna le pays des Oulad Nayl.

Les Ben Ganah, mettant leur projet à exécution, ravagèrent impitoyablement toutes les oasis du Zab Guebli. Le Zab Dahari, épouvanté, fit soumission.

Le Bey, avec la smala des Ben Ganah, les Selmia, les Rahman, les Oulad Moulet (tribus Mzarguia des Chikhs de Tugurth) passa l'hiver à Sada ; les Saharis et les Oulad Derradj au fond de la plaine d'El Outaïa, qui s'appelle le Roqba.

Berbech était devenu complètement fou ; on nomma caïd de Biskra, à sa place, Abderrahman Thalbi. Moham-med Srir ben Amed bel Hadj fut nommé Chikh de Sidi Okba, village où sa famille est depuis longtemps prépondérante.

Bou Abdallah, le chef des Saoula, du parti des Ben Ganah reçut l'investiture de tout le Zab Chergui. Enfin, le Chikh Ali de Tugurth envoya des présents au Bey et renouvela les serments d'obéissance que faisait depuis si longtemps sa famille au Beylik de Constantine.

Les Ben Ganah jugeaient leur position bien caracté-

risée dans le Sahara; mais l'orage vint d'un côté où ils ne l'attendaient pas. Ferhat ben Saïd avait en vain réclamé le secours des Français; il exposa une dernière fois la triste position de ses affaires; il demanda deux ou trois tirailleurs seulement, se faisant fort de chasser le Bey et les Ben Ganah du Zab. Voyant qu'on ne lui répondait que par des faux-fuyants et de vagues promesses, il se dit qu'il n'y a rien à tirer de ces Français, auxquels il offrait la conquête du Sahara depuis plus de six ans.

C'est à cette époque que le nom d'Abd El-Kader commença à retentir pour la première fois dans la province de Constantine. L'Emir avait exploité le traité de la Tafna; ses émissaires avaient partout répandu la nouvelle que Dieu venait de susciter dans l'Ouest un grand Chérif pour chasser les chrétiens et venger les affronts qu'ils faisaient subir depuis quelques années aux musulmans; que déjà le chérif avait forcé les chrétiens à une paix honteuse, à le reconnaître pour sultan, à lui payer un tribut. Cet envoyé céleste c'était El Hadj Abd El-Kader ben Mahidin, auquel des signes miraculeux avaient révélé sa mission.

Si El Hasseïn ben Azouz

Ces récits, auxquels l'éloignement donnait plus de prestige frappèrent l'imagination de Si El Hasseïn ben Azouz, d'une des familles les plus influentes du Sahara qui, venue de l'Ouest, était établie dans l'oasis d'El Bordj depuis 14 générations.

Il avait été élevé dans la smala de Ferhat ben Saïd et on comprend, qu'à travers les pérégrinations de la vie aventureuse de chef arabe, il avait eu une éducation plus guerrière que religieuse. Il avait, du reste, dans l'esprit, quelque chose d'extraordinaire; la tête large comme celle d'un taureau, les membres énormes et hors des proportions humaines, la voix sourdement retentissante comme le rugissement du lion. A voir cette masse épaisse qui semblait faite plutôt pour l'oisiveté des Zaouïa que pour

la vie des camps, on n'aurait jamais cru qu'il serait un cavalier habile et un guerrier redoutable au combat.

Si El Hasseïn dépêcha secrètement un de ses serviteurs nommé Si El Snoussi pour voir El Hadj Abd El-Kader et lui porter ses lettres ; Si El Hasseïn exposait que l'ex-bey de Constantine pillait, tuait, faisait des injustices comme on n'en avait jamais vu ; que c'était à lui, s'il était un vrai chérif, qu'il appartenait de faire cesser le règne de ce maudit. Si El Hasseïn se représentait comme ayant beaucoup d'amis dans le Zab. « Nomme-moi ton Khalifa et je te ferai gagner de grandes richesses ». Il traçait, étape par étape, l'itinéraire que l'armée d'Abd El-Kader devait suivre. Abd El-Kader répondit qu'il était heureux d'apprendre, qu'il y avait de bons musulmans dans le Zab et d'y compter déjà des amis ; que, s'il plaisait à Dieu, il ne tarderait pas à y aller lui-même, qu'il pouvait l'annoncer à tout le monde. Alors Hasseïn eut l'adresse de se faire envoyer par Ferhat pour traiter avec l'Emir. Abd El-Kader était à Médéa. Réduit dans le moment à l'inaction, il regardait la province de Constantine comme un nouveau champ ouvert à son ambition.

Si El Hasseïn ben Azouz arriva bientôt lui-même à Médéa et il donna tant d'espérance à l'émir qu'il leva ses derniers doutes. Abd El-Kader hésitait, en effet, car l'article III du traité de la Tafna lui interdisait d'entrer dans aucune autre partie de la Régence, que les provinces d'Oran, d'Alger et de Titteri, « Mais que vais-je faire autre chose dans le Zab, disait-il, que combattre l'ennemi des Français » ? Abd El-Kader nomma Hasseïn ben Azouz son Khalifa dans le Zab et il chargea un de ses plus habiles lieutenants, El Berkani, alors à Bou-Saada, d'aller installer Ben Azouz avec une colonne de 700 fantassins et 1.200 cavaliers.

El Berkani donna l'ordre à Ferhat de venir le rejoindre avec tout ce qu'il pourrait ramasser de chameaux pour faire les transports de la colonne. Ferhat amena tous les chameaux des Charaga et El Berkani se mit en marche.

Quand le Bey apprit qu'Abd El-Kader envoyait des troupes dans les Ziban, il ne songea plus qu'à se retirer dans le Tell ; mais, ne voulant laisser aucune ressource à l'ennemi, il alla camper successivement dans toutes les oasis pour en faire manger les cultures. Il prit la route du Hodna, fit une halte à Bitam pour y détruire également les immenses moissons des Oulad Derradj, ses ennemis. De Bitam, il alla camper à Mogra.

El Berkani dans le Zab

Dans ce moment, El Berkani, qui était du côté de M'sila, envoya pendant la nuit reconnaître son camp. El Berkani songea un moment à aller l'attaquer ; mais Ferhat et Ben Azouz avaient hâte de l'entraîner dans les Ziban ; il fallait, disaient-ils, aller enlever les Gharaba qui n'avaient pas eu le temps d'aller rejoindre les Ben Ganah. Ceux-ci, pourtant, ne pouvaient abandonner ces fidèles tribus. Ils voulaient au moins essayer de ramener les Bou Aziz qui avaient fini par se concentrer à El Amri. Laissant le Bey avec tous les bagages et les troupeaux ils partirent par M'doukal et Djouchmi. Mais, déjà, débouchant des gorges de Sadouri, El Berkani avait lancé sa nombreuse cavalerie, qui cerna les Bou Aziz dans El Amri et leur ferma les passages qui conduisent du Tell dans les plaines d'El Outaïa.

Les Bou Aziz se dispersèrent derrière les murs, dans les palmiers. Ben Azouz était porté à l'indulgence pour les nombreux Khouan que son frère, Mokadem de l'ordre de Si Abderrahman, comptait parmi les Bou Aziz. Le grand marabout de Tolga, Si Ali ben Amor, vint s'interposer ; on transigea. Les Bou Aziz donnèrent la dhiffa, payèrent une certaine somme, promirent d'abandonner le parti des Ben Ganah et se tirèrent ainsi d'affaire. El Berkani poursuivit sa marche sur Biskra. Quant aux Selmia et aux Rahman qui étaient encore sur l'Oued Itel, ils écrivirent au Chikh El Arab qu'il ne se préoccupât pas d'eux et qu'il ne s'étonnât pas de les voir faire leur soumission au

Khalifa de l'Emir ; que cette soumission imposée par la nécessité ne serait qu'apparente et qu'il pourrait toujours compter sur eux.

El Berkani ne passa qu'un jour à Biskra. Il avait appris que le Bey et les Ben Ganah avaient d'immenses bagages dans El Kantara. Il voulut enlever ce riche butin mais le Bey et les Ben Ganah, en revenant du Hodna sur El Kantara, avaient tout chargé sur leurs chameaux et pris la route de Batna.

Quand la colonne de l'Ouest arriva, il était trop tard. Elle s'en vengea en razziant les malheureux villages d'El Kantara. El Berkani reprit le chemin de l'Ouest ; rappelé par Abd El-Kader ce fut à M'sila qu'il se sépara d'Hasseïn ben Azouz. Il lui laissa 200 réguliers, 70 spahis, 2 canons, des armes, des uniformes et des tambours pour se former un bataillon dans le Zab.

Cependant, Ferhat ben Saïd, joué par Si El Hasseïn, et réduit au second rôle, avec la mobilité ordinaire de son esprit, avait repris des négociations avec les Français ; il attendait une occasion favorable pour éclater et se venger de ce qu'il appelait la noire ingratitude de Si El-Hasseïn ; mais celui-ci l'épiait ; il eut des preuves de la correspondance de Ferhat avec les chrétiens et les montra à Berkani. Ils résolurent d'attendre qu'ils fussent hors du Zab, où la prépondérance de Ferhat, quoique bien ébranlée, pouvait encore leur susciter de graves embarras. Mais à M'sila, Ferhat fut tout à coup arrêté et conduit à Abd El-Kader, à Takdemt, où l'Emir lui reprocha sa duplicité et le fit emprisonner.

Si El Hasseïn ben Azzouz, avec son noyau d'armée, revint à Biskra ; il s'occupa activement d'enrôler des soldats et il eut bientôt plus de 400 fantassins équipés et armés comme les réguliers de l'Emir. Il alla s'installer à Sada, poursuivant les négociations qu'il avait entamées avec les Selmia, les Rahman et les Bou Aziz.

Naïm et ses frères, des Bou Aziz, Kheriddin, chikh des Bahman et son frère Zerrok, ainsi que sa famille, une

des plus importantes des Selmia, vinrent faire leur soumission au Khalifa de l'Emir. Le reste de ces tribus était campé à l'Alendaïa, au Sud des Oulad Djellal. Avec 400 cavaliers et son bataillon d'Asker, Hasseïn ben Azzouz tomba à l'improviste à l'Alendaïa, tua près de 50 Gharaba et enleva 400 chameaux et 12.000 moutons.

Si El Hasseïn continua ce système de razzias mais sans se laisser guider par la raison politique ; il ne faisait que céder aux passions de sa troupe, dont il n'entretenait le zèle qu'à force de butin. Ces razzias lui aliénèrent les esprits ; une surtout, qui fut une sorte de trahison, sur une partie de la famille des Bou Okkaz, qui était campée dans l'Oued Djeddeur, dans le Sahara, dans une sorte de neutralité reconnue. C'est en voulant razzier les Lakhdar que Bou Aziz se brouilla avec Mohammed Srir ben Ahmed Bel Hadj, le chikh de Sidi Oqba, qui avait embrassé son parti. Si El Hasseïn tenta sur les Lakhdar deux coups de main qui échouèrent tous deux.

Mohammed Srir s'était fait un ami dévoué de Si M'hamet, frère de Ben Azouz. Il y eut de grandes disputes dans la famille de celui-ci. Le plus jeune, Si El Mabrouk accusa son frère M'hamet d'avoir averti le chikh de Sidi Oqba qui avait prévenu, lui, ses Lakdar. Dans la chaleur de la discussion Si Mabrouk tira sur son frère un coup de pistolet qui le manqua fort heureusement. De ce moment date la prompte décadence du parti des Bou Azouz.

Les Ben Ganah songent à se séparer du bey

Mais il est temps de revenir au Bey et à la famille des Ben Ganah. Cédant le Sahara à El Berkani, ils avaient remonté dans le Tell et, s'appuyant sur les tribus de l'Est, Haracta, Oulad Yahia, ils s'établirent dans le pays du Dir, non loin de la ville du Kef, le Bey voulant suivre plus facilement les négociations qu'il avait entamées avec le Bey de Tunis.

Le Bey de Tunis répondit à El Hadj Hamet : « Viens à
« moi avec confiance ; je te donnerai un territoire où tu

« pourras vivre honorablement et tranquillement. Pour
« faire la guerre aux Français, ne compte pas sur moi,
« car il y a des traités qui ont mis la paix entre nous ».

Les Ben Ganah connurent la vérité malgré tous les soins qu'El Hadj Hamet mettait à la leur cacher. Ils jugèrent que c'en était fait de la puissance de l'ex-Bey de Constantine et ils commencèrent dès lors à tourner leurs vues vers les Français.

Il fallait avant tout quitter le Dir, où le Bey comptait des tribus fidèles à sa cause ; aussi pressèrent-ils le Bey de descendre dans le Sahara. « Tous nos biens comme les
« tiens, disaient-ils, sont emmagasinés à Menah, chez Si
« Bel Abbès ; nous ne pouvons rester ici puisque les Sel-
« mia, les Rahman, les Bou Aziz nous écrivent d'aller au
« devant eux ». Le Bey répondit qu'il fallait encore attendre le résultat de ses démarches avec Tunis, que tout annonçait devoir être couronnées de succès. Le Douadi Mohammed Srir ben Guidoun (Caïd actuel de Biskra) avec un petit goum alla à la rencontre des Gharaba pour leur servir de sauf-conduit au nom du Bey au milieu des tribus qu'ils avaient à traverser.

Mohammed Srir trouva les Gharaba près de Batna ; il les mena par le Nord des Ben Arif, la plaine de Bonicala, Meskiana. Renforcé de ces braves tribus, le Bey leva des impôts sur toutes les populations de l'Est. N'espérant plus rien de Tunis il tenta une dernière chance ; il écrivit à Constantinople et demanda des subsides et des renforts. Il se donnait comme le seul représentant du royaume turc dans l'ancienne régence d'Alger. Il se faisait fort de leur rendre ce joyau précieux.

Quand vint l'automne de 1838, les nomades et les Saharis commencèrent à soupirer après le Sahara. Le Bey ne put les retenir ; tout ce qu'il obtint c'est qu'ils s'en iraient à petites journées et que la smala des Ben Ganah resterait encore cinq jours avec lui. Il attendait des courriers chargés de dépêches importantes ; au fond il ne comptait pas sur une intervention de Constantinople.

Il était trop au courant de la politique européenne pour nourrir une semblable illusion ; mais, avec les tribus de l'Est réunies à celles des Ben Ganah, il était à la tête d'une force imposante qui lui permettait en restant là de profiter de tous les incidents qui pourraient se produire du côté de Constantine.

Maintenant, il trônait encore, contrebalançant les uns par les autres les grands chefs indigènes qui l'entouraient. Partir c'était se subalterniser, c'était se mettre à la merci des Ben Ganah qu'il soupçonnait déjà de n'en être plus, peut-être, qu'à attendre l'occasion et le moment de l'abandonner.

Ainsi qu'on en était convenu, les nomades se mirent en route ; les Ben Ganah eurent un entretien secret avec les Kebar des Saharis. Ils leur dirent : « Si dans cinq jours, vous apprenez que nous ne sommes pas en route, tombez sur les Oulad Yahia ben Tchalel et razziez les afin de forcer le Bey à décamper. Les cinq jours expirés, El Hadj Hamet demanda un nouveau délai ; le sixième jour, les Saharis font demi-tour, tombent sur les Oulad Yahia et les enlèvent. A cette nouvelle, le Bey entre en fureur. Il fait venir Bou Azid et lui demande comment il peut se faire que les Arabes rasent ses gens. « Par ta tête, il faut « que tu fasses rendre aux Saharis tout ce qu'ils ont pris ». Bou Aziz répondit qu'il ne demandait pas mieux, que, pour cela, il n'y avait qu'à rejoindre les Saharis. Quelle influence pouvait-il avoir de loin sur une tribu renommée pour sa turbulence et sa perfidie et qui, si on l'abandonnait à elle-même ne manquerait pas d'aller se jeter dans les bras des Français. Cependant les Oulad Yahia furieux s'étaient réunis ; ils entouraient la smala des Ben Ganah réclamant leurs troupeaux et menaçant de razzier les Ben Ganah eux-mêmes pour se venger. Ceux-ci écrivirent à tous les nomades de monter à cheval et de venir se joindre à eux. La jonction opérée, ils cernent à l'improviste les Oulad Yahia avec leurs nombreux goums et de la menace, les font passer à la crainte, à la

prière. Le chikh El Arab décida que les Kebar des Oulad Yahia l'accompagneraient et, qu'une fois qu'on aurait rejoint les Saharis, toute la prise serait restituée. Il fallut donc qu'à contre-cœur le Bey se décidât à partir. La razzia faite sur les Oulad Yahia avait amené la mésintelligence entre les nomades et les tribus de l'Est. Il fallait se hâter, disaient les Ben Ganah. Le Bey voulait s'arrêter encore mais les Ben Ganah jurèrent qu'ils ne pouvaient retenir de force des tribus, pour lesquelles les pâturages d'hiver étaient une nécessité impérieuse et le Bey reprit la route du Dir, commençant cette vie vagabonde à laquelle il usa son influence en même temps qu'il épuisait le trésor qu'il avait apporté de Constantine.

Les Ben Ganah font leur soumission aux Français

Le lendemain même du jour où ils avaient dit adieu au Bey, les Ben Ganah se présentèrent au général Négrier. Le général accueillit favorablement leurs ouvertures de soumission mais, peu après, il fut remplacé par le général Galbois. Ce changement interrompit quelque peu les pourparlers. Bref, quand les Ben Ganah dépêchèrent deux nouveaux émissaires, ceux-ci trouvèrent le général Galbois à Fesguia à la tête d'une colonne marchant contre les Arabes, dont le nombreux rassemblement avait inspiré des inquiétudes aux tribus soumises des environs de Constantine.

Le général Galbois répondit aux Ben Ganah que, pour prouver la sincérité de leurs démarches, ils devaient lui envoyer le Chikh El Arab lui-même ou, du moins, un de ses parents.

Si Ahmed Bel Hadj, le Caïd actuel des Gharaba, amena un cheval de gada à la colonne qui fit demi-tour et entra à Constantine. Si Ahmed Bel Hadj revint annoncer que le Chikh El Arab ne voulait conclure qu'avec le chef même. Les nomades ne voulurent pas attendre le résultat ; ils étaient déjà en retard ; l'hiver se faisait sentir ; ils

partirent pour le Sahara. Le Chikh El Arab se rendit à Constantine et les Ben Ganah furent définitivement ralliés aux Français ; depuis ils leur sont restés fidèles.

Bou Aziz s'empressa de prévenir les Ziban qu'il venait d'être investi Khalifa par les Français. Il envoya deux émissaires chargés de porter ses lettres à chaque village ; ils furent saisis par El Hasseïn ben Azouz qui leur fit couper la tête.

Le Chikh El Arab passa à Oum El Aznob l'hiver de 1838 à 1839 ; il demandait sans cesse une colonne ; on lui répondait comme à Ferhat : « Attends » ; mais il eut, lui, la patience d'attendre pendant cinq ans. Les nomades s'étaient rendus dans le Sahara. Les Selmia et les Rahman en passant pour se rendre dans l'Oued Rir razièrent encore les gens de Lianah.

1839

Au printemps de 1839, les Douaouda avec 300 cavaliers ralliés par 80 des Oulad Sahnoun, vinrent au-devant des Gharaba ; ils passèrent le Khenizen, trouvèrent les Oulad Sidi Sliman des Chorfa et Si El Hadj Bey frère de Ferhat aux Rahiot, les razièrent et allèrent s'établir à Doussen, où ils avaient donné rendez-vous à tout le monde.

Si El Hasseïn ben Azouz vint s'établir à Sidi Ranah.

Les Ben Ganah avaient écrit aux Cheraga qu'ils étaient fous de soutenir un marabout comme Si El Hasseïn ; Abd El-Kader, dont on leur parlait sans cesse, avait sur les bras plusieurs colonnes et il avait trop d'affaires dans l'Ouest et le Tittery pour pouvoir envoyer le moindre secours à son Khalifa, dans les Ziban. Leurs démarches auprès des Cheraga eurent assez de succès pour les déterminer à la neutralité. Quand Hasseïn ben Azouz voulut les entraîner à une attaque contre le long convoi des Gharaba engagés dans le passage du Kheniza, ils refusèrent de marcher. Les asker furieux firent une décharge sur eux ; il y eut trois kebar des Chorfa tués. Si El Hasseïn, dans le plus

grand désordre se replia sur Lichana. Les Gharaba s'en allèrent donc tranquillement dans le Tell.

Ils revinrent à l'automne et l'hiver se passa sans incidents qui méritent d'être rapportés.

1840

Au printemps de 1840, Si Ahmed Bel Hadj fut envoyé aux Gharaba pour les réunir et presser leur départ ; rassemblés au Sud des Oulad Djellal, il fit commencer le mouvement mais, quand il arriva dans les environs de Khenizen, il s'aperçut que les passages étaient solidement occupés par Ben Azouz. Ce dernier avait résolu d'en finir ; chaque jour, il voyait diminuer le nombre de ses partisans. Déjà les Cheraga travaillés activement par les intrigues des Ben Ganah semblaient à la veille de lui échapper ; il avait besoin d'une victoire pour rétablir ses affaires. Il écrivit à Ahmed ben Amor, khalifa de l'Emir dans le Hodna et dans ce moment à Bou-Saada de lui envoyer tous les goums disponibles. Ahmed ben Amor lui répondit qu'il faisait partir 800 chevaux. Comptant sur ce renfort, Hasseïn ben Azouz voulut barrer le passage aux Gharaba.

Combat de Salson, 24 mars 1840

Cependant les Douaouda partant de la smala, qui était établie aux Glett Hamman avec 300 chevaux, se portèrent à la découverte du col Khenizen. Ils furent rejoints par un piéton qui apportait une lettre de Si Ahmed bel Hadj les avertissant que, le col de Khenizen étant occupé par Si El Hasseïn, il se rabattait avec les Cheraga vers la gauche afin de passer par les cols de Sfa et Naam. Les Douaouda s'y portèrent en toute hâte et la jonction s'opéra. Le soir même, tous les Gharaba étaient campés à Mouzouchia. Pendant la nuit, on envoya quatre cavaliers en reconnaissance du côté de Khenizen.

Ils rencontrèrent quelques Saharis qui se sauvaient. Voici ce qui était arrivé : des Saharis restés en arrière avaient cherché à rejoindre le goum des Douaouda; ils suivirent les traces qui conduisaient au Khenizen et ne s'aperçurent pas que le goum avait changé de direction vers l'Ouest. Ils continuèrent donc à pousser en avant et tombèrent au milieu d'une avant-garde, que Si El Hasseïn avait jetée dans la plaine. Presque tous furent tués, à l'exception de deux ou trois qui, abandonnant leurs chevaux, s'étaient sauvés dans les ravins qui bordent le pied des montagnes.

Les espions rapportèrent la nouvelle que Si El Hasseïn, furieux d'avoir vu lui échapper les Gharaba, tenterait une action le lendemain. Au matin, le Chikh El Arab se mit en route avec les Nedjoua ; Si M'hammed ben Bou Aziz, Si Khaled, Mohammed Srir restèrent avec les goums de la smala et des Saharis, protégeant la retraite. A ce moment, on aperçut une grande poussière à l'Ouest, le long des montagnes. C'étaient les 800 chevaux des Oulad Madhi et des Saounia qu'Ahmed ben Amar envoyait au secours du khalifa du Zab.

Ils razièrent, en passant, les moutons des Rahman qui étaient restés en arrière et ils se réunirent à Ben Azouz au défilé de Khenizen. Une heure après, on vit s'avancer une masse énorme, drapeaux en tête. Les Ben Ganah se hâtèrent de prendre leurs dispositions pour le combat.

L'Oued Salson, qui débouche au fond du Roqba, à l'Ouest, coule le long de la chaîne qui borne au nord la plaine d'El Outaïa. Il recueille les eaux que lui amènent de ces montagnes une multitude de ravins. Afin de rallier la smala du Chikh El Arab, les Gharaba devaient gagner à l'Est le ravin de Djouchin qui vient se jeter dans le Salson, presque en face de Glett Hamman. N'ayant pas le temps d'atteindre ce passage assez facile, il fut décidé qu'on ferait tête au pied du défilé de Chaïbah, plus long et moins accessible que le Djouchin, mais qui pourrait encore servir de ligne de retraite si

l'on était battu. Voici quelles étaient les forces des Ben Ganah :

Les Selmia : 150 chevaux.

Les Saharis : de 150 à 200 chevaux.

La Smala : 60 chevaux.

Les Bou Aziz, les Rahman : 900 fantassins et 80 chevaux.

Le reste des Saharis dans d'assez mauvaises conditions étaient dispersés à Bitam, Mdoukal, Djouchin. Quelques douars même perchés au-dessus des crêtes du Chaïbbah venaient se poser en spectateurs de la lutte qui devait se passer à leurs pieds.

Les tentes des Gharaba durent se masser entre le lit du Salson et les premières pentes des Chaïbbah. Les fantassins bordaient les berges formant l'aile droite appuyée ainsi aux montagnes ; au centre les cavaliers des Gharaba ; après, la smala et, enfin, on avait rejeté tout à fait à l'aile gauche les Saharis dont on n'était pas sûr.

Ce fut Si M'hammed ben Bou Aziz qui prit toutes ces dispositions. Quant au Chikh El Arab, avec quelques-uns de ses serviteurs, il était occupé à faire dresser les tentes des Gharaba et arrêter les chameaux. Les Gharaba, impressionnés, ne cherchaient qu'à se jeter dans les gorges.

Les Ben Ganah savaient qu'en faisant camper les tribus, les hommes se battraient avec l'opiniâtreté de gens qui ont à défendre non seulement leurs biens mais leurs femmes et leurs enfants. Les Douaouda se répartirent dans les différents goums afin d'encourager les braves et d'intimider les indécis et les traîtres. Si M'hammed ben Bou Aziz prit le commandement des Selmia et Rahman ; Si Mohammed Srir et Si Khaled celui de la smala et des Saharis.

Si El Hasseïn ben Azouz avait avec lui son bataillon de réguliers, 300 hommes, dont 100 réguliers d'Abd El-

Kader et le reste assez mal recruté dans le Zab. Les Oulad Cheraga comptaient 800 fantassins et 200 chevaux; en tout 1.300 fantassins et 1.000 chevaux. Mais Si El Hasseïn ne pouvait guère compter sur les Cheraga travaillés de longue main par les Ben Ganah, ni sur les goums du Hodna qui étaient plus disposés à piller qu'à se battre. Aussi, El Hadj ben Abderrahman, le frère de Mohammed Srir, le chikh de Si Oqba, voulait le dissuader de combattre. Mais Si El Hasseïn, nous l'avons dit, sentait tout lui manquer à la fois et il avait besoin d'une victoire; aussi voulut-il courir les chances de la lutte.

A peine les Asker montés sur des mulets sont-ils arrivés, que Si El Hasseïn prend ses dispositions; il met son infanterie sur la gauche et l'oppose ainsi aux sagas des Gharaba; au centre les Oulad Madhi et les Souama en face des goums des Gharaba; enfin, à droite, opposés aux Saharis, les Cheraga.

Après quelques coups de canon tirés dans les tentes, pour y jeter le désordre, il ordonna de charger sur toute la ligne. Les Cheraga se mettent à tirailler, les goums du Hodna marchent d'abord le fusil sur l'épaule, puis échangent quelques balles. Si M'hammed ben Bou Aziz enlève tous ses goums et charge bravement. Cheraga, Souama, Oulad Madhi, toute la cavalerie de Si El Hasseïn prend honteusement la fuite. Les goums du Hodna se lancent en désordre dans le fond de la plaine, pour gagner au plus vite le défilé de Seloub, laissant une vingtaine de chevaux tout sellés abandonnés par leurs maîtres, qui grimpent dans la montagne pour être plus tôt à l'abri. Cependant, les Asker avançaient hardiment. Déjà beaucoup de Ben Azid se jetaient dans les ravins de Chaïbbah. Quelques-uns furent fusillés par des Saharis qui, comme des oiseaux de proie, attendaient sur les cimes des rochers l'heure de dépouiller les vaincus. Déjà les réguliers avaient pénétré si avant qu'un de leurs officiers, leur agha, le brave Ben Hamra (des Oulad Si Hamla) avait eu le pantalon déchiré par les chiens des tentes.

Mais alors le Chikh El Arab, avec ce qu'il avait pu ramasser d'hommes restés aux chameaux, avec les femmes qui s'arment de bâtons et de tout ce qui leur tombe sous la main, firent honte aux fantassins des Gharaba. Ceux-ci, de la position dominante où ils se trouvaient, aperçoivent la complète déroute des goums ennemis. Ils prennent courage, font un retour offensif et le combat se poursuit opiniâtre, sur les bords de l'Oued Salson. Les munitions venant à manquer de part et d'autre, on se battit à l'arme blanche.

Si M'hammed ben Bou Aziz, après avoir achevé la dispersion de la cavalerie d'El Hasseïn, réunit tous ses goums et vint tomber sur les derrières des Asker. Si El Hasseïn était au milieu d'eux monté sur un beau cheval. Quand il se vit enveloppé, il perdit la tête, mit pied à terre, donna son cheval à un cavalier démonté, prit un autre cheval plus vigoureux et tourna bride, poursuivi par les insultes de Si M'hammed ben Bou Aziz qui lui criait : « Quand on vient se battre avec des fantassins, on ne se sauve pas à cheval ».

Cependant, les Asker, cernés de tous côtés, ne se battaient plus que pour vendre leur vie le plus chèrement possible. Tant qu'ils restèrent massés, ils firent bonne contenance, mais les goums parvinrent à les entamer, à les diviser et, dès lors, ils furent perdus; ce ne fut plus qu'une horrible boucherie.

L'agha, dont le cheval avait cinq blessures, parvint à se faire jour avec un petit nombre de soldats emportant leurs officiers blessés. Ils atteignirent la pointe du Djebel Si Mahmed et de ravins en ravins gagnèrent le Khenizen.

Tel fut le combat de Salson (4 mars 1840), qui a fait la fortune des Ben Ganah. Il décora leur famille d'un prestige plus grand auprès des Français que des indigènes. Il fait le plus grand honneur à Si M'hammed ben Bou Aziz surtout et aux autres Douaouda qui combattirent avec lui. Mais il ne fut livré que pour dégager les Gharaba et leur ouvrir les passages du Tell. Les vain-

queurs ne surent ou ne purent profiter de leur victoire pour asseoir leur prépondérance dans le Zab, où nous allons les voir batailler quelques années encore.

Le lendemain du combat, Si Khaled partit avec des lettres qui annonçaient ce grand succès au général Galbois et 500 paires d'oreilles, qui en étaient la sanglante preuve.

Aux fêtes du 1^{er} mai, à Constantine, les Ben Ganah, campés sur le Coudiat Aty, reçurent le général en le saluant de salves tirées avec les deux canons pris à Salson et étalèrent devant lui tout le butin de la victoire. Toute cette mise en scène ne fit qu'ajouter encore au prestige de la famille.

De Salson, les Ben Ganah allèrent à Bitam manger les cultures des Oulad Sahnoun insoumis, puis gagnèrent leurs campements d'été dans le Tell.

Les événements auxquels ils assistèrent du côté de Sétif (combats de Medjezamar et d'Aïn-Turc) sortent de notre cadre.

Si El Hasseïn ne pouvant plus rester dans le Zab alla rejoindre à M'sila la colonne commandée par El Hadj Mustapha le frère de l'Emir et El Kharoubi. Cet instrument usé, Abd El-Kader mit Ferhat en liberté afin d'entretenir toujours l'agitation dans le Sud de la province de Constantine. A l'automne, El Hadj Mustapha bel Kharoubi, Ferhat ben Saïd, Hasseïn ben Azouz se réunirent à l'Alia, entre Ngaous et Kхания pour fermer le passage du Sahara aux Gharaba. Ils avaient été rejoints par Ben Ahmed Bel Hadj, le Chikh de Sidi Oqba, dont l'influence s'était augmentée d'une partie de celle perdue par Ben Azouz.

1841

Les Gharaba ne pouvaient forcer le passage mais, pendant qu'on les attendait dans les défilés de Bélezma, ils filèrent par Cherga, M'toussa, l'Oued El Koubar, tête de l'Oued El Arab et débouchèrent dans le Zab Chergui,

razzièrent les Oulad Amor qui, certes, étaient loin de s'attendre à les voir paraître de ce côté et allèrent camper sur l'Oued Itel. Le Chikh Ali de Tugurth soudoya les Selmia et les Rhaman pour aller guerroyer contre les oasis du Souf. Les Bou Aziz restèrent sur l'Oued Itel pour garder les tentes et les troupeaux.

Les Gharaba leur ayant échappé, El Hadj Mustapha El Kharoubi et Ferhat vinrent s'installer dans les Ziban ; ils y passèrent l'hiver. Au printemps de 1841, les deux premiers, après avoir ramassé tout l'impôt du pays, reprirent le chemin du Tell. Ferhat demeura avec les Cheraga que le Chikh de Sidi Oqba commençait à lui enlever fraction par fraction. Celui-ci songeait à remplacer Si El Hasseïn comme Khalifa du Sahara. Ferhat le gênait pour y parvenir. Il résolut de s'allier aux Ben Ganah pour renverser l'ennemi commun. Ferhat écarté, il comptait avoir bon marché des Ben Ganah en exploitant contre eux le sentiment religieux. Après le départ du frère et du lieutenant d'Abd El-Kader, le Sahara tomba dans l'anarchie la plus complète parce qu'aucun des partis alors en présence n'agissait que dans le but de dominer les autres. Au mois de mai, Ben Ahmed bel Hadj écrivit donc au Chikh El Arab : « Il n'y a plus d'asker à l'Ouest ; Ferhat est seul, j'ai avec moi presque tous les Arabes ; viens, nous allons achever de le détruire ».

Ben Aziz ne se le fit pas dire deux fois ; il accourut avec 300 chevaux des Saharis et de sa smala. Ferhat se retira à Tolga. Le Chikh El Arab, afin de moins peser sur le pays avait réparti ses goums à Filach et à Chetma, où il se tenait lui-même.

Ferhat rase les Lakhdar près de Biskra

Les Lakhdar El Assaouïa, qui l'avaient rallié, se placèrent au pied du Bordj Turc, près Biskra. Les Ahl Ben Ali, qui avaient abandonné Ferhat, avaient leurs tentes auprès de Cora au Sud de Biskra. Ben Ahmed Bel Hadj était dans la cashah.

Ferhat apprenant que le Chikh El Arab avait très peu de monde avec lui, partit avec 130 chevaux. Arrivé à l'Aïn Oumach il y embusqua son goum et, prenant quelques cavaliers seulement, il alla en reconnaissance. Quand il connut les différentes positions de ses ennemis, il résolut de profiter de la faute, qu'ils avaient commise en se dispersant ainsi. Il envoya chercher tout son goum et tombe sur les Lakhdar qui ne songent pas à résister et fuient dans toutes les directions, abandonnant leurs troupes.

Sans perdre de temps, Ferhat donne l'ordre à ceux dont les chevaux sont fatigués de faire filer la prise le long des montagnes vers le Zab. Puis, traversant hardiment les palmiers de Biskra, il se dirige vers les tentes des Ahl ben Ali, dressées près de Cora. Ainsi que nous venons de le dire, il fait rester son goum en arrière, le dispose de façon à ce qu'il paraisse très nombreux et surtout place bien en vue les cavaliers aux burnous noirs qu'il avait amenés du camp d'Abd El-Kader. Ferhat marche droit aux tentes des Ahl Ben Ali, le fusil jeté sur l'épaule ; il appelle par leur nom les principaux de ces fractions ; ils arrivent sans défiance car ils connaissent sa loyauté. Ferhat commence à leur reprocher de l'avoir abandonné : « N'avez-vous pas assez expérimenté
« les M'rabtins ? Qu'avez-vous gagné avec Si El Hasseïn
« Ben Azouz ? Voilà que vous me trahissez, et pour qui ?
« pour un autre marabout, pour Ben Ahmed Bel Hadj.
« Si encore vous serviez les Ben Ganah ce serait mal,
« car vous étiez les serviteurs des ancêtres, tandis que
« les Ben Ganah, on n'en parle que d'hier, mais, enfin,
« ils sont regardés comme Douaouda. Ecoutez, j'ai
« beaucoup de monde avec moi : voyez les spahis qu'El
« Hadj Abd El-Kader vient de m'envoyer ; j'ai razzie les
« Lakhdar, je pourrais vous razzier aussi, mais je veux
« vous pardonner ; allons, faites charger vos tentes et
« suivez-moi ».

Les Ahl ben Ali, interdits, abattent leurs tentes, les

plient, les chargent sur leurs chameaux et se mettent en route vers le Zab. Cependant, des Lakdhar dépouillés au Bordj Turc, nus, essoufflés, arrivent jeter l'alarme à Chetma. Le Chikh El Arab ne veut pas y ajouter foi ; il dit que c'est impossible, que les Lakhdar ont eu une panique devant quelques cavaliers isolés, que Ferhat n'aurait jamais osé se hasarder devant Biskra. Quand le doute n'est plus permis, il rassemble enfin son goum et se met en mouvement ; au moment où il arrivait à l'Alia, sur la berge de la rivière, il aperçut de l'autre côté les Ahl ben Ali, en pleine marche vers le Zab. « Les Ahl Ben Ali trahissent », s'écrie-t-il, et il fit faire halte. Le lendemain il reprenait la route du Tell.

Les Ahl ben Ali n'avaient pas trahi ; Ferhat leur en avait imposé ; ce que celui-ci avait voulu, c'était sauver sa razzia. S'il eût gagné directement le Zab, les Ahl ben Ali et les cavaliers hébergés à Filiach auraient été bien vite à ses trousses et sa proie lui échappait. L'important c'était de gagner du temps ; il avait réussi. Quand il sut que sa razzia avait atteint l'Oued M'lili, il partit avec tout son goum, abandonnant les Ahl ben Ali, qui s'aperçurent trop tard qu'ils avaient été indignement trompés.

Ce succès, insignifiant par lui-même, mais dû à une hardiesse si adroite, excita l'enthousiasme dans le Zab.

C'est au mois de juillet qu'Hasseïn ben Azouz fut livré aux Français par Mokrani, le Khalifa de la Medjana. Hasseïn ben Azouz prétend qu'irrité de sa destitution, car l'Emir avait nommé un autre à sa place, il avait écrit à Mokrani de lui servir d'intermédiaire auprès des Français pour obtenir l'aman. El Mokrani lui avait dit : « Viens ». Il vint à M'sila en toute confiance, fut arrêté et conduit prisonnier à Constantine. Hasseïn ben Azouz détenu d'abord à l'île Sainte-Marguerite, fut ensuite interné à Bône, où il mourut en 1847.

Honteux cependant de son échec, le Chikh El Arab repartit avec plus de monde pour le Sahara. Il ne fallait pas

laisser Ferhat reconstituer son parti ; si on ne le chassait pas avant l'hiver, il prendrait pied dans les Ziban, il appellerait à lui les Oulad Nayl qui lui étaient dévoués, il recevrait peut-être quelques renforts de l'Ouest et le crédit des Ben Ganah monté si haut auprès des Français depuis l'affaire de Salson, baisserait singulièrement quand on verrait leur impuissance.

Le Chikh El Arab, au reste, était toujours pressé par Ben Ahmed Bel Hadj, qui écrivait qu'il avait avec lui tous les contingents du Zab Chergui. Il se mit donc en route avec des goums très nombreux. Ferhat, à cette nouvelle, évacua Biskra, où Ben Hamed Bel Hadj se hâta de rentrer et de s'établir.

Ferhat s'était retiré à l'Aïn Khedidja au Sud de l'Oasis de Tolga. Les Amour, ses partisans, étaient campés entre El Amri et El Bordj ; les Ouled Nayl (Ouled Harket et Ouled Raana) étaient au Nord d'El-Amri ; arrivés à El Outaïa, les Ben Ganah reçurent un courrier de Ben Ahmed Bel Hadj, qui leur donnait rendez-vous près de Tolga. Les Ben Ganah, craignant un piège et c'est tout naturel, car eux aussi ne cherchaient à se servir du Chikh El Arab de Sidi Oqba que pour renverser Ferhat, envoyèrent des espions et, quand tout fut bien reconnu, ils partirent directement d'El-Outaïa sur Tolga.

Attaque de Tolga

Quand Ferhat apprit leur arrivée, il se renferma dans Sebkh, petit village situé dans les palmiers, auprès de la ville de Tolga. Mais déjà les goums du Chikh El Arab avaient surpris les Amour et les Ouled Nayl et leur avaient enlevé plus de 30.000 moutons. Ils poussèrent la poursuite jusqu'à Doussen, puis revinrent pour camper à El Amri. Ils tombèrent à l'improviste sur une saga des Ouled Raana qui, les croyant bien éloignés, se hâtaient de rallier Ferhat. Ces malheureux fantassins furent taillés en pièces. On leur coupa une quarantaine de têtes et les

oreilles seulement à un grand nombre. Ben Ahmed Bel Hadj était arrivé avec tout son monde. Ferhat était dans une position critique ; il n'avait avec lui qu'une cinquantaine de cavaliers et les fantassins des Amour. Encore, ces derniers l'abandonnèrent-ils, les Ben Ganah leur ayant promis qu'on leur rendrait leurs troupeaux s'ils sortaient de Tolga.

Ferhat se sauva pendant la nuit à Sahira et de là aux Oulad Djellal. Les Ben Ganah prétendent qu'ils le laissèrent échapper. Peut-on croire à tant de générosité de la part d'un ennemi ? Les Amour en furent pour leur trahison, car le Chikh El Arab fit dire aux Saharis de se sauver dans le Tell avec les troupeaux qu'on leur devait rendre. Les Saharis partirent ; on fit semblant de les poursuivre, mais sans rien leur reprendre. Les Cheraga étaient venus faire leur soumission et assurer qu'ils renonçaient pour toujours à Ferhat.

C'étaient surtout les Arabes propriétaires de tous les Ziban qui faisaient la force de Ferhat et qui lui permettaient de relever sans cesse un parti sans cesse abattu. Débarrassé de cet adversaire si opiniâtre, on agita dans le conseil des Douaouda si on ne tomberait pas sur Ahmed Bel Hadj pour en finir de suite et faire place nette dans le Sahara.

Si M'hammed ben Bou Aziz et Si Ahmed Bel Hadj étaient pour ce parti, le Chikh El Arab et Mohammed Srir contre. Ils se sont repentis depuis de n'avoir pas écrasé ce faux ami d'alors qui, depuis, leur a causé tant d'embarras et de soucis.

1842

Il fut convenu que Si Ahmed Bel Hadj serait caïd de Biskra mais que Ben Ahmed Bel Hadj commanderait tous les étés pendant son absence. Les Douaouda partirent alors dans le Tell, emmenant avec eux les Ahl ben Ali, Chorfa et Ghamra. A l'automne, ils revinrent avec tous les nomades réunis, à l'exception de Bou Aziz qui était parti

quinze jours en avant et avait été camper entre les Oulad Djellal et Liouah.

Assassinat de Ferhat ben Saïd chez les Bou Aziz

En arrivant à El Outaïa, le Chikh El Arab trouva tous les miad du Zab qui venaient faire leur soumission. Seul Ben Ahmed Bel Hadj ne vint pas.

A El Outaïa, ils apprirent une nouvelle qui leur fut bien autrement agréable ; on leur apporta les deux chevaux, le cachet et le sabre de Ferhat, qui venait d'être assassiné par les Bou Aziz. Ferhat, toujours incohérent dans sa conduite, était entré en pourparlers avec le Bey réfugié alors dans l'Aurès ; puis, à l'arrivée des Bou Aziz près du village des Oulad Djellal, dans lequel il était retiré, il était entré en relations avec quelques kebar de cette tribu. Ferhat ne songeait pas à les arracher aux Ben Ganah, auxquels ils avaient donné tant de preuves de fidélité, mais il voulait les entraîner dans un coup de main contre Ben Ahmed Bel Hadj. Nous avons dit qu'au moment de la puissance de Si Hasseïn ben Azouz, quelques chefs des Gharaba s'étaient laissé séduire par lui, entre autres Kouider Ben Naïem des Oulad Dris des Bou Aziz. Ben Naïem sut bientôt à quel prix il obtiendrait son pardon. Il fut des premiers à répondre aux ouvertures de Ferhat et l'engagea à venir. Celui-ci, toujours confiant, part ; en vain ses amis veulent l'arrêter ; en vain une sorte de derviche de l'Oued Aïr des Nememcha lui déclare que, s'il va chez les Bou Aziz, il sera assassiné. Ferhat ne voulut rien écouter et partit. Les Oulad Dris, les frères de Kouider ben Naïem l'engagent à descendre à leurs tentes ; à peine a-t-il mis pied à terre, qu'ils l'entourent et, se souvenant qu'il est invulnérable par la poudre, le massacrent à coups de sabre.

Une sorte de malédiction s'est attachée, disent les Arabes, aux assassins du dernier héros du Sahara ; ils sont presque tous morts misérablement. Ferhat ben Saïd a

été enterré auprès de la fameuse mosquée d'Enbi Sidi Khaled.

Le fils de Ferhat ben Saïd, Ali Bey est aujourd'hui Caïd de l'important commandement de l'Oued Rir et Souf. Nous avons dit que tout le Zab avait envoyé des députations aux Ben Ganah à l'exception de Ben Ahmed Bel Hadj. Une partie de Biskra tenait pour lui ; ses partisans envoyèrent une miad au Chikh el Arab, lui demandant Ben Ahmed bel Hadj pour caïd. Si Ahmed Bel Hadj, le caïd en titre avait aussi des amis dans Biskra. Comptant sur eux, Si Ahmed Bel Hadj, avec un goum, se présente par le Sud de l'oasis du côté des quartiers qu'il se croyait favorables. A peine arrivé à la Zaouïa de Si El Harreïn ben Souidi il reçut une vive fusillade partie des jardins voisins. Il se retira à Cora ; il avait eu dans son goum un cheval tué et une jument blessée. Un Biskri avait été tué par les cavaliers, qui avaient riposté en battant en retraite.

A Cora, Si Ahmed Bel Hadj continua ses pourparlers, mais, comme ils n'aboutissaient à rien, il alla rejoindre les Douaouda au Mokhef, au Sud de Lichana. Mais quelques jours après, appelé sérieusement par les habitants, il vint et s'établit enfin dans la casbah. Mohammed Srir et son jeune frère Boulatras (le fils aîné du Chikh El Arab, Mohammed Bel Hadj, qui a occupé une si grande place dans notre récit) voulant essayer des négociations avant d'entrer en guerre ouverte, allèrent trouver Ben Ahmed Bel Hadj à Sidi Oqba.

Ben Ahmed Bel Hadj avait écrit à Alb El-Kader par l'intermédiaire de Si Mokrani ; il avait même envoyé son frère sous le prétexte de réclamer quelques troupeaux à Ahmed Ben Amar, le Khalifa de l'Emir. Ben Bel Hadj répondit aux deux Douaouda : « Je suis fâché
« en effet, parce que vous m'aviez investi pour tout le
« Zab Chergui et Ben bou Abdalati vient de traverser les
« palmiers avec un bernous d'investiture, faisant de
« la fantasia comme pour me braver et disant qu'il était

« caïd de tout le Zab Chergui ». Comme Si Mohammed Srir et Si Boulattras le pressaient de venir trouver le Chikh El Arab, assurant qu'on ne lui demandait que cet acte de déférence, il répondit qu'il ne pouvait faire une semblable démarche sans beaucoup d'imprudence, au moment où son frère était au camp du Khalifa de l'Emir; que Si Ahmed ben Amor venait à apprendre qu'il était en bonnes relations avec eux, il pourrait faire un mauvais parti à son frère.

Les Ben Ganah, convaincus depuis longtemps de la perfidie de Ben Ahmed Bel Hadj, apprirent que son frère sollicitait un secours de troupes. On leva le masque. Le Chikh El Arab partagea le commandement du Zab Chergui entre Si Ahmed Bey et Ben Abdallah, chefs des deux branches rivales des Oulad Saoula et vint camper auprès de Sidi Oqba; voyant les mauvaises dispositions des Arabes Cheraga, dont une partie tenait plus ou moins ouvertement pour Ben Ahmed Bel Hadj, le Chikh El Arab se contenta d'une somme de 2.000 boucharchours (environ 3.000 francs), payés comme impôt ou amende et alla s'établir à Sada (janvier 1842).

**Mohammed Srir ben Ahmed Bel Hadj, de Sidi Oqba,
Khalifa d'Abd El-Kader**

A peine y étaient-ils installés qu'on apprend qu'une colonne envoyée par le Khalifa de l'Emir dans le Hodna marche vers les Ziban et qu'elle est déjà à Mdoukal.

Ben Ahmed Bel Hadj avait donné beaucoup d'argent aux kebar des Saharis pour les entraîner dans son parti. Les Saharis prirent l'argent mais n'en vinrent pas moins tirailler avec la colonne d'A Ahmed ben Amor à El Hassinia. Les Ben Ganah se replièrent sur Lianah et envoyèrent des émissaires rappeler les Selmia et les Rahman qui étaient dans l'Oued Rir.

Ayant fait reconnaître les forces de l'ennemi, qui ne se composaient que de 1.500 fantassins ramassés dans

le Hodna, les Ben Ganah ne songèrent plus qu'à battre en retraite au plus vite vers le Tell.

Quelques fractions ne le voulaient pas, car le temps de l'émigration n'était pas encore venu et les nomades, au fond, ne connaissaient pas d'autre politique : aller dans le Tell au commencement de l'été et revenir dans le Sahara au commencement de l'hiver.

1843

Cependant les Selmia et les Rahman, ayant rejoint toutes les tribus, suivirent le Chikh El Arab qui remonta par El Outaïa, Bitam et Negaous. Ahmed ben Amor, débouchant par le col de Ben R'zel fit son entrée à Biskra sans coup férir. Ben Ahmed Bel Hadj fut solennellement proclamé le Khalifa d'El Hadj Abd El-Kader dans le Zab. Ahmed ben Amor marcha alors sur Tolga où dominait le parti des Ben Ganah. En passant, Ben Ahmed Bel Hadj, qui était à la tête des contingents de Sidi Oqba et du Zab Chergui échangea des coups de fusil avec Lichana et Farfar. Arrivé à Tolga, le nouveau Khalifa eut bien de la peine à décider Ahmed ben Amor à combattre. Enfin, une action assez vive s'engagea autour du village de Sebkha. Les assaillants eurent plus de 50 tués et 200 blessés. Ali ben Amor, chef de la Zaouïa de Tolga, Chikh des Khouan de Sidi Abderrahman, un des plus importants personnages religieux du pays, sortit avec ses drapeaux et tous ses tolbas, pour intervenir pacifiquement entre les combattants ; mais, à peine avait-il franchi les premiers murs de clôture qu'il reçut un balles dans le ventre et tomba mort. Les habitants de Tolga furent exaspérés, les gens de Ben Ahmed Bel Hadj, effrayés du meurtre de ce marabout, au moment où il se dévouait à une cause de paix et de conciliation.

Le lendemain, renonçant à enlever Tolga, la colonne reprit la route de Biskra. Ahmed ben Amor laissa de 250 à 400 réguliers avec l'agha El Hadj Mohammed et retourna dans le Hodna.

A l'automne les Ben Ganah revinrent avec tous les nomades. Le Zab Dahari et le Zab Guebli leur payèrent la lezma ; Biskra ne bougea pas, soutenu par la présence de sa garnison. Les Douaouda se dirigèrent vers Sidi Oqba. En passant vers le Sud de l'oasis de Biskra, ils échangèrent quelques coups de fusil avec les réguliers, dont une partie s'était portée à la lisière des palmiers pour observer leurs mouvements. Les Douaouda, ne voulaient pas attaquer Sidi Oqba de vive force, les attaques d'oasis leur répugnant beaucoup ; ils songeaient à un plan moins incertain : cerner l'oasis et détourner le canal qui lui apporte l'eau. Mais il fallait attendre au moins 20 jours ; les Arabes dirent que c'était impossible ; maintenir les troupeaux si longtemps dans un pays nu et sec, c'était les faire périr. Bien à contre-cœur, les Douaouda se décidèrent à une attaque. Les Saharis et la smala pénétrèrent jusqu'à l'extrémité du chemin de l'Abbouchia, mais, arrivés là, ils se trouvèrent en face de réguliers tenus en réserve. Ceux-ci firent un feu nourri, puis, se précipitant en avant, repoussèrent les assaillants jusqu'en dehors des palmiers. Les Saharis avaient 6 tués et beaucoup de blessés, la smala 10 tués et 40 blessés. Les Gharaba, qui étaient chargés de l'attaque de l'Est du côté de la Zaouïa de Sidi El Haf, furent aussi repoussés, mais ils tuèrent l'Amri qu'on accusait de la mort de Sidi Ben Amor.

Après cet échec, les Douaouda décampèrent et allèrent à Saada, riche pays de pâturages pour les moutons et les chameaux.

On était arrivé au printemps de 1843 ; les Douaouda évacuèrent tous les blessés sur Lichana et firent partir Si Khaled pour Constantine, afin d'y exposer l'état des affaires de Saada et d'y demander instamment une colonne française.

Débarrassé de ses blessés, une bonne garde laissée aux troupeaux, le Chikh El Arab alla razzier les Amor à El Fayd, puis ravagea systématiquement Liana, Thou-

da, Garta, mangeant les cultures, coupant les palmiers; ce côté détruit, on revint en faire autant à Seriana, Zéribet el Oued, Badès. Ce furent près de 20.000 palmiers jetés à terre. Si nous ajoutons tous les arbres coupés à Zaatcha et dans d'autres oasis du Zab Bahari et du Zab Guebli, on comprend qu'il n'aurait pas fallu dix années encore de cette anarchie dévorante pour porter au pays d'incurables blessures.

Si Khaled revint de Constantine avec une masse de lettres adressées par le général à toutes les tribus et villages du Sahara leur donnant l'ordre d'obéir au Chikh El Arab, Bou Aziz Ben Ganah. Un ou deux bataillons auraient bien mieux fait leur affaire.

N'espérant plus de secours et ne comptant que sur eux-mêmes, les Douaouda vinrent camper près de Sidi Oqba. Ils espéraient que les dévastations qu'ils venaient d'infliger à tout le Zab Chergui auraient produit quelque effet sur les esprits. Ils essayèrent encore d'amener les Arabes à l'exécution de leur système de blocus; ils ne leur demandaient que quinze jours de patience. Les Selmia et les Rahman furent placés du côté Ouest. Les Sahari et la smala au Nord, du côté de Garta et de la montagne. Les Cheraga cernaient tout le reste. On détourna l'eau, on fit bonne garde et on attendit. Si Ahmed Bey ben Chennouf, père de Si El Mjoub, caïd actuel du Zab Chergui, l'un des chikhs des Oulad Saoula, avait quitté les Ben Ganah et s'était jeté dans l'Amar Khaddou. Il cherchait à en soulever tous les montagnards et à descendre attaquer les derrières des Douaouda. Il écrivait à Ben Ahmed bel Hadj: « Ne reste pas enfermé dans « Sidi Oqba, tu finiras par y être pris. Viens me rejoindre ». Ben Ahmed Bel Hadj essaya de rompre le vaste cercle d'investissement par le Nord, afin de gagner les montagnes. Les réguliers s'avancèrent jusqu'au premier moulin qui est sur le canal qui apporte l'eau de l'oued Biraz à Sidi Oqba; mais, malgré leur énergie, ils furent rejetés dans l'oasis avec une perte de 30 hommes.

On devait faire une attaque générale le lendemain, mais une pluie torrentielle, qui tomba toute la nuit et toute la matinée paralysa tout mouvement.

Les Douaouda firent prendre des dispositions pour assaillir Sidi Oqba de tous les côtés, mais, le soir, ils réunissent inopinément tout le monde et marchent sur Biskra. On l'attaque par le Sud-Ouest; on tiraille avec les quelques réguliers restés dans la casbah avec El Abderahman, le frère du Khalifa. Tout à coup on entend tirer des coups de canon et une vive fusillade. C'est Ben Ahmed Bel Hadj qui, prévenu par une trahison du projet des Ben Ganah, était sorti presque sur leurs traces, et, trouvant le chemin libre (car ils étaient tous campés dans l'ouest de l'oasis) faisait son entrée dans la casbah. Une panique folle s'empara des nomades qui prirent la fuite dans toutes les directions. Les Douaouda, entraînés eux-mêmes dans ce désarroi général, se retirèrent au-dessus de Lichana. Là surgirent de nouvelles difficultés. Les Arabes crièrent qu'ils étaient fatigués de ces combats continuels qui n'aboutissaient à rien qu'à les faire tuer en détail. Ils déclarèrent, qu'ils ne suivraient les Ben Ganah que quand on leur aurait payé les Dias des morts, les Kessas des blessés et le prix des chevaux tués. Boulatras fit à sa famille une avance de 9.000 francs; les Chorfa, seuls, refusèrent d'accepter l'argent et s'imposèrent eux-mêmes pour les indemnités à payer à leur tribu. Enfin, cette épineuse question tranchée, on se mit en marche pour le Tell.

C'est pendant cette année que mourut Si M'hammed ben Bou Aziz, le véritable héros du Sahara. C'était une grande perte pour la famille des Ben Ganah, car il en était le bras le plus vigoureux et la tête la plus énergique.

La fin de l'année 1843 fut signalée par un de ces accidents, qui caractérisent d'une manière frappante l'anarchie et le désordre qui sont l'essence intime de la vie arabe. Les Saharis avaient de justes griefs contre les

Zemoul; ils vinrent s'en plaindre à l'autorité française, mais le caïd Ali ben Ba Ahmed, dont l'influence était puissante à Constantine, soit par l'amour propre ordinaire aux chefs indigènes pour leurs tribus (car il était caïd des Zemoul), soit pour faire pièce aux Ben Ganah, qu'il jalousait et détestait, fit repousser les réclamations des Saharis. Au mois d'octobre, les Douaouda se dirigèrent vers le Sahara. Déjà leur smala était auprès d'El Kantara, lorsque les Saharis restés en arrière enlevèrent 80 chameaux aux Zemoul et filèrent rapidement vers le Sud. Le général Baraguay d'Hilliers fit venir le Chikh El Arab, qui était resté à Constantine et le somma de faire rendre de suite la prise des Saharis. Mais le Chikh El Arab lanterna et ne prit aucune mesure. Le général, impatienté, lança de la cavalerie et des goums à la poursuite des Saharis. Ceux-ci étaient déjà près de Batna; par une marche extraordinaire, on les atteint, on les surprend, on les razzie complètement. Les Saharis se précipitent en fuyards vers El Kantara. Ils trouvent à Foun Chebaba les tentes des Arabes et de la smala. Furieux contre le Chikh El Arab qui avait, selon eux, dirigé la razzia ou ne l'avait pas détournée, ils se jettent, pour se venger, sur tout ce qu'ils trouvent. Ce fut une scène du plus épouvantable désordre; les gens se razziaient les uns les autres; le pillé devint le pillard. La panique fut terrible. Hommes, femmes enfants, chameaux, vieillards, tout se jetait en flots tumultueux dans l'étroit passage de la gorge. Les tellis, coupés pour alléger les chameaux et fuir, roulaient à terre, créant des digues de blé et d'orge contre lesquelles venaient s'abattre les animaux.

Les Douaouda eurent de la peine à gagner Mgaïbsa et à s'y rallier. Les Lakhdar Halfaouia, si âpres à la curée, descendent de leurs rochers et pillent indifféremment Saharis et Arabes. Alléchés par le riche butin de la smala, ils courent en masse pour l'attaquer. Mais, déjà, les Ben Garah avaient réuni leur monde et, quand les Lakhdar virent qu'il faudrait se battre d'abord et piller ensuite.

seulement s'ils étaient les plus forts, ils rentrèrent chez eux, ramassant le grain semé tout le long de la route.

Après le premier moment de rage, les Saharis furent dans une cruelle perplexité. Les Ben Ganah, indulgents, les tirèrent de ce mauvais pas. Il fallait mettre les Saharis d'abord à l'abri des représailles que méditaient les Arabes. Les Douaouda se distribuèrent de façon qu'il y eût un Douaoudi avec chaque fraction des Saharis afin de servir de garantie à chacune de ces fractions contre les entreprises des Arabes. Puis Si Khaled partit pour Constantine afin d'arranger les choses avec l'autorité française. Il fut arrêté que le général donnerait 500 chameaux des Saharis aux Arabes pour les indemniser des pertes, qu'ils avaient faites et que le reste des troupeaux pris serait rendu.

1844

Au printemps de 1844, on se décida enfin à une expédition dans le Sahara. Le Duc d'Aumale, commandant de la province, après avoir fait occuper Batna, requit le Chikh El Arab de lui amener 1.000 chameaux pour les transports de la colonne. Déjà, les nomades étaient descendus dans le Sahara. Les cavaliers envoyés par le Chikh avaient bien envoyé les chameaux, mais ils ne pouvaient rejoindre ; les Oulad Sultan et les Lakhdar Halfouïa, poussés par le Bey, interceptaient la route.

Le 21 février, quatre compagnies d'élite et 200 chevaux avec le goum des Douaouda surprirent les Lakhdar auprès de Ksour et les dispersèrent. Puis, à Nza bel Messaï (caravansérail des Tamarins), le jour suivant, on aperçut les chameaux escortés par une centaine de cavaliers sur les pentes opposées. L'ennemi, chargé en tête et en queue, fut dispersé dans tous les sens.

Les moyens de transport étant arrivés à Batna, la colonne se mit en route le 25. Elle était composée de 2.400 hommes d'infanterie (2^e de ligne, légion étrangère, tirailleurs indigènes), 600 chevaux (3^e chasseurs et 3^e spahis), 4 pièces de montagne et 2 de campagne.

La colonne arriva à El Kantara le 29; dans l'intervalle, le colonel Bouxarin, avec les spahis et les tirailleurs indigènes, alla razzier les Lakhdar jusque sur les hauteurs de Metlili. Les habitants d'El Kantara accueillirent parfaitement les Français et laissèrent rouvrir tranquillement par les travailleurs la route, qui traverse la rivière de la gorge sur un pont romain, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cette histoire. Nous devions trouver cet accueil partout, même à Biskra, où le duc d'Aumale entra sans coup férir, le 4 mars.

Il y avait cinq jours que Ben Ahmed Bel Hadj avec ses réguliers avait évacué la Casbah et, n'osant pas même s'arrêter à Sidi Oqba, avait été s'installer à Mchounech, oasis située dans la montagne sur les bords de l'oued Abiod, à 9 lieues de Biskra. Les gens des Ziban n'en voulaient plus; ils étaient las de ces luttes ruineuses, dont le fardeau avait surtout pesé sur eux. Seuls, les montagnards de l'Amar Khaddou, qui avaient peu souffert sous la protection de leurs rochers, prêtaient encore l'oreille aux prédications du Khalifa de l'Emir. On ne pouvait laisser Ben Ahmed bel Hadj aussi près de Biskra sans prétendre l'attendre. Il fallait punir Mchounech de lui avoir donné asile; c'était un exemple, qui serait salutaire pour les tribus de l'Amar Khaddou.

Le 12, une reconnaissance, composée d'un bataillon et de 150 chevaux est reçue à coups de fusil; suivant la coutume arabe, cette reconnaissance fut signalée comme une véritable attaque qui avait été repoussée. Exploitant ce prétendu échec, Ben Ahmed Bel Hadj était parvenu à concentrer beaucoup de monde à Mchounech.

Le Duc d'Aumale décida de s'y porter avec 1.200 hommes et 400 chevaux. Les positions inférieures situées sur le bord de la rivière furent facilement enlevées, mais on éprouva de grandes difficultés, dues plutôt au terrain qu'à l'énergie de l'ennemi, à s'emparer de ces magasins fortifiés situés sur des pitons ardues et que les indigènes appellent Quelaa. Ben Ahmed bel Hadj, avec tous ses contingents, fut rejeté dans la montagne.

Le combat de Mchounech, où nos troupes firent preuve d'un grand élan, nous coûta 6 tués, dont un officier, et 16 blessés dont 5 officiers. La colonne séjourna dans l'oasis, afin de bien constater la victoire.

Les Beni Ahmed, habitants de Mchounech vinrent faire leur soumission; ils avaient perdu 14 hommes. La colonne revint à Biskra. Malheureusement, les événements qui venaient de se passer à notre poste de Batna (invasion des Oulad Sultan) brusquèrent le départ du duc d'Aumale, qui ne put ainsi consacrer que dix jours à l'organisation du pays et à l'installation du détachement de tirailleurs indigènes, auxquels on devait confier la garde de la casbah de Biskra. On laissait, pour être le noyau de ce détachement, qui pourrait être porté jusqu'à 300 hommes, 50 tirailleurs du bataillon, deux officiers, un aide-major, un sergent-major, un fourrier et 4 artilleurs français. Le commandant Thomas devait rester avec un bataillon indigène et un escadron de spahis à Biskra jusqu'à l'organisation complète. Toute l'autorité était restée aux Ben Ganah. Mohammed Srir ben Guidoun, caïd actuel, cousin du Chikh El Arab était nommé caïd des Ziban ; il devait avoir avec lui 60 cavaliers pour la police de l'oasis.

Avant le départ de la colonne, déjà un grand nombre de soldats réguliers du khalifa d'Abd el-Kader étaient venus s'engager et on se félicitait de ce résultat. Le duc d'Aumale, rappelé tout à coup vers Batna, quitta Biskra le 17 mars.

Le commandant Thomas y resta une vingtaine de jours de plus. Il partit, laissant sous le commandement du lieutenant Petit-Gand, le détachement de tirailleurs. Nous avons dit que beaucoup de déserteurs de Ben Ahmed bel Hadj avaient été admis. La facilité, avec laquelle se faisaient les enrôlements par l'autorité française, inspira l'idée à Ben Ahmed Bel Hadj d'envoyer des hommes à lui pour débaucher la garnison. Le nommé Ali ben Mili, de Sidi Oqba, fut un des agents les plus

actifs. Le 12 mai, à 2 heures du matin, 150 hommes du khalifa, conduits par l'agha, arrivent à la casba. Parmi eux se trouvent des gens de Sidi Oqba, qui parlementent avec leurs frères de la garnison et se font ouvrir les portes. Presque toute la garnison étant complice, la résistance était impossible pour les malheureux Français et les quelques tirailleurs de Constantine restés fidèles. Tous périrent, à l'exception du sergent-major Pélisse, qui put gagner Tolga avec le caïd de Biskra, et de trois artilleurs épargnés pour la manœuvre des canons et pour indiquer l'endroit, où les fonds de la compagnie avaient été enterrés par l'un d'eux.

Dès le lendemain, le khalifa vint s'installer dans la casbah; du 13 au 16 il ne s'occupa qu'à enlever tout le matériel et toutes les provisions. Il le faisait avec la plus grande activité car il savait que les Français accouraient. En effet, dès le 18 au matin, notre cavalerie débouchait au galop dans l'oasis. Ben Ahmed Bel Hadj venait de fuir. Les habitants les plus compromis et même beaucoup d'autres, poussés par la crainte de terribles représailles, avaient abandonné le pays. Il est certain que, si Biskra n'avait été sourdement favorable au khalifa, si ces jeunes gens enrôlés dans le détachement avaient eu envie de défendre le drapeau auquel ils avaient juré fidélité, Ahmed Bel Hadj n'aurait pas pu accomplir ce coup de main.

Le duc d'Aumale, de retour à Biskra, y séjourna une semaine pour arrêter une nouvelle organisation politique du pays.

Il est bon de faire connaître ce point de départ; on pourra mieux constater les progrès obtenus. Si Bou Aziz et les Ben Ganah avaient nécessairement la prépondérance dans le Sud; le Chikh El Arab avait sous ses ordres tous les Ziban, le Zab Chergui et les nomades. Pour lui faire contrepoids, on avait créé à Si Mokran, de la famille religieuse des Oulad Si Mod El Hadj, un grand commandement sans beaucoup de cohésion, qui comprenait

le Hodna, les Saharis, les oasis de M'doukal, El Kantara, El Outaïa, des Beni Ferrah, toutes celles de l'oued Abdi inférieur, à partir de Beni Souik, Sidi Khlil, Drouh, ces deux dernières aux portes de Biskra.

Le Zab Chergui avait été partagé entre les deux branches rivales des Ouled Saoula.

L'Amar Khaddou, le Djebel Chechar, les Oulad Djeljal, les Oulad Zekri étaient insoumis.

Les tribus des Oulad Derradj étaient toujours sur la limite délicate de l'obéissance et de l'insoumission. Le Chikh de Tugurth reconnaissait la suzeraineté de la France et nous payait un tribut comme il en payait un aux beys de Constantine, pour pouvoir faire du commerce et acheter des grains sur nos marchés.

Ce qui venait de se passer avait été une trop cruelle leçon pour songer encore à se fier aux indigènes. Il fut décidé qu'une garnison française serait laissée dans la casbah, qu'un chef français aurait le commandement politique du pays mais il lui était recommandé de n'administrer directement que les oasis des Ziban pour tout le reste, il n'avait qu'à guider et surveiller les chefs indigènes.

Les autorités étaient d'une part: le Chikh El Arab, ayant sous ses ordres Mohammed Srir, caïd des Ziban; Si Ahmed Bey ben Chennouf, chikh; Ahmed ben Bou Abdallah, caïd des Oulad Saoula et du Zab Chergui. De l'autre, Si Mokran, qui n'avait que le titre de caïd, mais qui était un véritable khalifa avec un commandement immense, décousu et sans autres chefs intermédiaires que de simples chikhs pour administrer de nombreuses tribus. Outre la garnison normale, le duc d'Aumale laissa à Biskra les troupes nécessaires pour approprier la vieille casbah des Turcs à une occupation française. La catastrophe du 12 mai avait jeté dans le pays une grande émotion, à Biskra, à Sidi Oqba, surtout, car c'était à ces deux oasis qu'appartenait le plus grand nombre d'engagés dans le détachement.

Nous avons dit que beaucoup d'habitants avaient pris la fuite. Un délai fut fixé, passé lequel tous les biens des réfractaires furent déclarés biens de l'Etat. On avait déjà confisqué tout ce qui appartenait aux asker, convaincus de trahison.

Le 15 juin, 200 hommes de la garnison, soutenus par un peloton de chasseurs et un peloton de spahis, se rendirent à Sidi Oqba et, sans rencontrer de résistance, y chargèrent 130 mulets de grains appartenant aux émigrés et qui furent rapportés à Biskra pour y servir à l'approvisionnement de la place.

Cependant Ben Ahmed Bel Hadj s'était retiré chez les Touaba ou Oulad Daoud, une des grandes tribus de l'Aurès; il cherchait à soulever la montagne; il nouait des relations avec l'ex-bey, qui était réfugié à Nara, dans la vallée voisine de l'Abdi. Le khalifa avait des grains ensemencés dans les terres situées auprès des oasis d'El Habel et de Drouh, sur la route de Biskra à Mchounech. Ces cultures avaient été données au caïd des Ouled Saoula, qui y avait placé une garde de 60 cavaliers.

Le 30 juin, à la pointe du jour, 100 asker et 20 cavaliers de Ben Ahmed Bel Hadj attaquent les petits villages d'El Habel et de Drouh et mettent en fuite la garde des Oulad Saoula qui eut, dans cette rencontre, deux hommes tués; ce fait n'avait d'importance que parce qu'il se passait à quelques lieues seulement de Biskra. Ben Ahmed Bel Hadj fit, quelque temps après, une démonstration bien plus sérieuse.

La famille des Oulad Sidi Nadji, qui a joui autrefois d'une grande influence religieuse et qui a fondé, il y a 240 ans, la charmante oasis de Khandja, s'était ralliée à notre cause dès notre arrivée dans les Ziban. Dépossédés peu à peu de leurs biens immenses par les Oulad Saoula, les Oulad Sidi Nadji en espéraient la restitution des Français. Ben Ahmed Bel Hadj résolut de les punir de leur soumission. Le 20 juillet, au lever du soleil, il descend de la montagne à la tête de ses régu-

liers et des contingents des Touaba, Serahna et Beni Bou Sliman. Presque toute la population mâle était en moisson. Après une dizaine de coups de canon, Ben Ahmed Bel Hadj attaqua les maisons presque sans défenseurs ; il s'en empara et les pillà ; puis, craignant l'arrivée des fantassins du pays et de ceux de Liana et de Badès, il partit aussitôt. Malgré leur petit nombre, les gens de Khanga firent une énergique résistance ; ils n'eurent que 9 tués et 8 blessés, tandis que Mohammed bel Hadj emporta une vingtaine de cadavres, parmi lesquels ceux de deux officiers de ses réguliers. Une amende fut imposée aux habitants de Liana et de Zeribet el Oued pour n'avoir pas porté secours à Khanga.

Il était utile de faire comprendre aux populations que ce qui les rendait faibles, c'était leur système d'égoïsme et d'indifférence ; qu'au contraire, en se secourant les unes aux autres, elles n'auraient plus rien à craindre d'un ennemi, qui ne pouvait jamais disposer de grandes forces.

De cette époque à la fin de l'année 1844, il n'y eut qu'un grand nombre de vols et d'assassinats commis entre indigènes et auxquels la politique était tout à fait étrangère. Il était facile de prévoir que ce ne serait qu'avec le temps qu'on ferait perdre des habitudes de désordre et d'abus de force, incrustées dans les mœurs par une longue habitude.

1845

Au commencement de l'hiver, les tribus de l'Amar Khaddou firent des démarches de soumission, mais ces démarches n'étaient pas sincères. A la faveur de ces vaines négociations, les montagnards voulurent obtenir l'autorisation de faire paître leurs troupeaux dans la plaine. Cette autorisation leur fut refusée. Chassés par la neige, ils descendirent dans le Zab Chergui. Le 4 février, les goums des Ahl ben Ali et les Khiala de Biskra

enlevèrent 1.100 moutons, 5 mulets et tuèrent 4 montagnards. Malheureusement, Ben Ahmed prit sa revanche une quinzaine de jours après.

Les Oulad Rechech ou Nemencha qui, déjà à cette époque, pratiquaient le système des fausses soumissions qu'ils n'ont pas abandonné, du reste, avaient fait quelques démarches près des autorités françaises. Ben Ahmed Bel Hadj leur enleva près de 500 moutons à Chabet Yala. Quand, au mois de mai, le général Bedeau pénétra dans l'Aurès, le commandant supérieur de Biskra sortit avec un escadron de spahis et 150 cavaliers des nomades pour tenir la campagne dans le Zab Chergui. Refoulé par le général Bedeau et n'osant aventurer ses fantassins dans la plaine, Ben Ahmed Bel Hadj gagna par les montagnes, d'abord le Djebel Chechar, puis le Djebel Cherg et demeura quelque temps à Négrin, puis gagna avec une trentaine d'hommes les oasis du Souf, enfin le Djerid.

Le général Bedeau pénétra dans le Djebel Chechar ; malgré les facilités de résistance qu'offre cet affreux pays, les tribus n'opposèrent que de faibles efforts. Les O. Maafa tiraillèrent avec la colonne pendant 2 jours. Par ses manœuvres, le général parvint à en cerner 200 dans leur village de Taberdja ; ils vinrent demander grâce en déposant leurs armes. Le général, pressé par le manque de vivres, dut évacuer promptement le Chechar. La soumission de l'Aurès, bien précaire encore, il est vrai, dégageait beaucoup la position de Biskra du côté de l'Est. Les tribus de l'Amar Khaddou, les Serahna, les Oulad Abderrahman, les Oulad Sliman ben Aïssa, Beni Molken et autres furent ajoutées au commandement des Oulad Saoula.

L'autorité de Si Mohammed Taïeb, le chef des Oulad Sidi Nadji de Khanga, commença à s'établir dans le Chechar. Le Bey restait encore dans la montagne, il est vrai, mais son influence, comme nous l'avons dit, allait en déclinant avec ses ressources. Lors de l'arrivée du général Bedeau dans l'Abdi, il avait dû fuir avec tant de

précipitation, qu'il avait laissé en arrière ses femmes sous la garde des serviteurs, qui avaient la consigne de les poignarder plutôt que de les laisser tomber entre les mains des Français. Ces malheureuses parvinrent à s'échapper.

Au commencement de juin, une colonne de 800 fantassins (du 31^e et du bataillon d'Afrique) et de deux escadrons de spahis sous les ordres du colonel Bedeau alla affermir dans le Hodna l'autorité du caïd Si Mokran toujours ébranlée par la turbulence des puissantes tribus des Oulad Derradj. Quelques fractions des Oulad Sahnoun et des Oulad Amor s'étaient réfugiées parmi les Oulad Adj sur le territoire de la subdivision de Sétif. Sali el Bahgla, celui dont nous avons parlé lors de l'affaire d'El Béchira, était à la tête des anécontents. Le 18 juin les deux escadrons de spahis, forts de 150 chevaux et 60 Saharis, commandés par le chef d'escadron Cassaignolles, partent à 8 heures du soir du bivouac du colonel Bedeau, établi sur l'Oued Magra. Conduit par un excellent guide, le chef d'escadron Cassaignolles tombe, à la pointe du jour, sur le douar Sali et enlève un grand nombre de troupeaux. Les Oulad Adi, les Souama, les Maadid, les Oulad Sidi Ottman, étaient campés dans le voisinage. Quoiqu'on eût soigneusement respecté leurs troupeaux, ils se joignirent aux Oulad Amor et aux Oulad Sahnoun de Sali et, pendant 4 heures, firent une poursuite acharnée.

Le commandant Cassaignolles manœuvrant le long des hauteurs avec une grande habileté, ramena au camp 350 chameaux et 3.000 moutons, n'ayant eu que 3 hommes tués et 12 blessés. Après ce vigoureux coup de main, le colonel Bedeau alla attendre dans le Bélezma les ordres du commandant de la province.

Le contre-coup de la grande insurrection, qui éclata dans l'Ouest en septembre 1845, ne se fit pas trop sentir dans le cercle de Biskra. Cependant au mois de Novembre, de grands désordres éclatèrent dans le Hodna. Le

caïd Si Mokran qui, avec de l'adresse et de la générosité aurait eu déjà tant de mal à maintenir les Oulad Derradj, ajoutait encore aux difficultés inhérentes à ces tribus par son caractère violent et avide.

Si Saad ben Tobbaïn, agent de Bou Maza dans les montagnes du Nord du Hodna, emmenant avec lui les Oulad Tebban, ses frères, des Oulad Maddhi, des Saouna, des Oulad Niaja et des Oulad Amor vint attaquer la smala de Si Mokran, établi à Mikrouah. Si Mokran repoussa cette attaque dans laquelle il perdit trois hommes et quatre chevaux.

Les assaillants perdirent 8 hommes et 4 chevaux ; on enleva de plus 8 chameaux.

1846

Craignant une nouvelle attaque et se trouvant à Metkaouat sans appui, il se retira dans l'oasis de Mdoukal où il resta longtemps bloqué. Quelques déprédations des Nememcha dans le Zab Chergui, quelques razzias des Oulad Zid et des Oulad Nayl ne valent pas la peine d'être racontées.

Un fait plus important, fut la soumission des oasis des Oulad Djellal et de Sidi Khaled, si importantes au point de vue de l'influence à exercer sur les Oulad Nayl. La tribu des Oulad Amor d'El Saïd avait constamment servi secrètement Ben Ahmed Bel Hadj ; c'était cette tribu qui avait gardé ses troupeaux quand il était dans la montagne et aidé sa fuite vers le Souf. Aux premiers bruits de l'approche d'Abd El-Kader vers l'Est, les Oulad Amor n'avaient point dissimulé leur joie. Leurs émissaires avaient tout de suite couru engager Ben Ahmed Bel Hadj à revenir dans les Ziban, pour mettre à profit les circonstances qui n'allaient pas manquer de se produire ; enfin, continuellement, ils avaient dirigé les razzias faites dans le Zab Chergui par les coureurs du Sahara.

Il fallait punir tant de griefs. Le 5 mars, le comman-

dant de Saint-Germain, avec le bataillon d'Afrique, les spahis, les contingents des Oulad Bouhadidja, les anciens ennemis politiques des Oulad Amor, arrive à El Fayd par une marche rapide, cerne le village des Oulad Amor qui est enlevé et pillé presque sans résistance. Les Oulad Amor fournirent en outre, 15 otages en payant en armes, chevaux et chameaux une amende de 10.000 francs. Au mois de mai, le colonel Bedeau revint mettre la paix dans le Hodna. Cette fois il avait deux mille baïonnettes. Il put pénétrer dans les montagnes et forcer Saïd ben Tebaïn à se réfugier en Kabylie. Si Mokran fut dégagé mais son autorité n'en fut pas plus affermie pour cela.

La soumission des Oulad Djellal et de Sidi Khaled portait ses fruits. De la confédération des Oulad Zekri ou Oulad Nayl Cheraga, composée des Oulad Harkat, Oulad Rahman, Oulad Rabab, Oulad Sassi, toutes les tribus à l'exception de celle des Oulad Sassi montraient déjà cet esprit d'indiscipline, cet amour effréné du pillage, dont rien n'a pu les guérir et qui a fini par amener la destruction presque complète de cette tribu qui, en 1846, comptait plus de 800 tentes. Le 24 septembre, des Oulad Sassi, réunis à des Oulad Zid, au nombre de 70 cavaliers et de 450 à 500 fantassins vinrent enlever les troupeaux de l'oasis d'Oumach, située à 10 kilomètres de Biskra. Les gens d'Oumach prennent les armes et sortent pour reprendre leurs troupeaux ; ils tombent au milieu des fantassins ennemis embusqués dans les tamarins de l'Oued Djedi. Ils regagnèrent leurs palmiers laissant sur le terrain 4 tués, 12 fusils et 13 blessés, qu'ils emportèrent avec peine.

Ces coups de main exécutés aux portes de Biskra produisaient un effet déplorable. Déjà se faisait sentir d'une façon pressante, le besoin d'une cavalerie régulière à Biskra. Ne pouvant tirer vengeance de cette audacieuse attaque en se mettant à la poursuite des brigands, on ne les frappa pas moins par un autre moyen. Les Oulad Moulet campés à Sada avaient besoin d'Oulad Sassi pour

bergers ; plusieurs troupeaux des Oulad Sassi étaient même mêlés à ceux des Oulad Moulet. On enleva deux mille moutons, qui servirent à indemniser tant bien que mal les gens d'Oumach.

Les montagnards de l'Amar Khaddou et les Nememchas semblaient établir un système de courses dans le Zab Chergui. On envoya un goum de 200 à 220 chevaux dans les villages de l'Oued El Arab pour tenir tête à ces pillards, mais cette méthode fut bientôt reconnue insuffisante. Les Nememchas vinrent en si grand nombre, qu'ils tinrent ces cavaliers bloqués dans les villages. Ils osèrent même un jour aller couper des palmiers dans les jardins de Khanga. Le commandant supérieur de Biskra se porta à Liana avec 160 baïonnettes, le peloton de spahis et un goum. Il séjourna quelque temps à Liana. Les Nememchas reculèrent, mais, apprenant que les Français ne dépassaient pas Liana, ils attendirent tranquillement, sachant bien qu'ils ne pouvaient prolonger longtemps leur séjour sur l'Oued El Arab. En effet, le commandant de Saint-Germain retourna à Biskra, n'ayant pas assez de monde pour faire une démonstration sérieuse. Un fait à citer, c'est que, pendant son absence, les gens du Zab avaient fourni 100 fantassins et 10 cavaliers pour les services extérieurs, la garde du moulin de l'administration, des meules, etc.

Il y avait à peine quelques jours que le commandant supérieur était rentré à Biskra que les nomades avec le Chérif Ahmed Ou Belgassem vinrent, le 5 novembre, avec 250 cavaliers et 1.000 à 1.200 fantassins attaquer le village de Liana. Les Oulad Saoula et les Lakdhar restent à leur poste. Les nomades échouent dans deux attaques ; ils ont 20 hommes hors de combat, dont 8 tués, mais les munitions manquent. Liana est évacué pendant la nuit. Les Nememchas entrent au matin dans le village abandonné ; ils trouvent peu de choses à piller car les gens de Liana, prévoyant une attaque depuis longtemps, avaient envoyé tous leurs effets précieux chez leurs amis de l'Amar Khaddou.

Le 7 novembre, le Chérif, après avoir levé un tribut sur Badès et reçu les contingents du Djebel Chechar se dispose à attaquer Khanga. Il place son camp près du petit col qui domine cette oasis au Sud, sur la rive gauche de l'Oued El Arab, puis il fait commencer la coupe des palmiers.

Dès le 6 au matin, on avait appris à Biskra le mouvement des Nememchas. Le 8 au soir, le commandant de Saint-Germain, avec 500 baïonnettes et 200 chevaux des goums, arrivait sur l'Oued El Arab. Les Nememchas levèrent précipitamment le camp et se retirèrent en désordre. Les gens de Khanga, reprenant courage, s'élancent à leur poursuite, s'emparent de la tente du Chérif et d'une grande quantité de bétail. Au coucher du soleil, le commandant supérieur lance son goug au delà de l'Oued El Arab, le suivant en arrière avec son infanterie harassée d'une aussi longue course. La poursuite se continua jusqu'à Teguiet à plus de 6 lieues de Liana. 30 chameaux, 20.000 moutons furent ramassés sur les derrières des Nememchas. Le commandant de Saint-Germain lança son goug dans toutes les directions pour balayer le terrain. Une caravane et 400 moutons, qui venaient tranquillement du Souf, furent enlevés par nos cavaliers ; après avoir poussé une reconnaissance jusqu'à l'Ouazeren, le commandant rentra à Liana. La panique était grande chez les Nememchas ; tous leurs douars se replièrent précipitamment dans les gorges du Djebel Chergui et du Djebel Noug. Tous ces coups de main, accomplis avec une rapidité de marche incroyable, firent le plus grand honneur à nos troupes et à nos goums. Ils prouvèrent aux nomades que le rayon d'action de Biskra s'étendait jusqu'au milieu de leurs campements d'hiver ; que ce ne serait pas sans risques qu'ils viendraient attaquer le Zab Chergui. Ils prouvèrent aux tribus et aux villages de cette contrée que nous prenions notre rôle au sérieux et que nous serions toujours prêts à les protéger malgré notre éloignement. De retour à

Liana, le commandant de Saint-Germain prit des mesures qui devaient mettre ce village à l'abri de nouvelles attaques. La plus grande partie des habitants ne pouvait vivre sous la menace perpétuelle de razzias et avait quitté le pays, se dispersant de tous côtés. Ordre leur fut donné de rentrer de suite dans leur village. Dès la fin de novembre, 82 familles y étaient déjà revenues. Les murailles furent relevées, flanquées, crénelées, les constructions qui gênaient la défense abattues; des munitions furent laissées aux deux Chikhs. Un poste de 150 chevaux dut rester en permanence à Liana; la smala des caïds des Oulad Saoula fut établie à Zeribet El Oued formant une première réserve. Enfin le Chikh El Arab reçut l'ordre de venir camper avec 250 à 300 chevaux à Dhibbia, à 7 lieues seulement de Liana, prêt à y marcher au premier appel. Le commandant de Saint-Germain ne se borna pas seulement à ces excellentes mesures; il voulut encore, avant de partir, donner une bonne leçon aux Nememchas. Ayant appris que quelques douars étaient campés à Foun El Reneq, il part le 8 décembre à 5 heures et demie du soir avec 450 hommes d'infanterie et le goum des Ahl Ben Ali.

A huit heures du matin, après une marche des plus pénibles, les douars étaient enlevés sans résistance; 100 tentes, 200 chameaux, 3.000 moutons, tel était le butin. Les Nememchas avaient eu 4 hommes tués. Ces blessures sensibles, qui leur étaient faites coup sur coup, décidèrent quelques fractions à entrer en négociations. Les Oulad Bid, les Oulad Zitoun, fractions des Oulad Richaïch demandèrent l'aman. Leur exemple fut bientôt suivi par les Mgedda. Le commandant de Saint-Germain regretta de ne pas avoir assez de monde à sa disposition; il aurait été se placer à Négrin. De là, il avait vue sur tous les chemins qui mènent du Sahara aux plateaux supérieurs qu'habitent les Nememchas pendant l'été. La neige tombait sur les hauteurs; ils allaient être obligés de descendre avec leurs troupeaux; c'est alors que le comman-

dant de Saint-Germain leur interdisant le Sahara, les eût forcés de venir à composition. Les travaux de Liana étaient terminés ; on avait donné des fusils aux hommes sans armes parmi les 120 familles qui étaient revenues. Les habitants de Khanga firent l'avance des grains nécessaires à l'ensemencement des vastes terrains que possède Liana. Ce village ainsi laissé dans les meilleures conditions de défense, le commandant de Saint-Germain reprit, le 24 décembre, le chemin de Biskra. Certains événements, qui s'accomplissaient dans l'ouest de son commandement, appelaient, du reste, toute son attention.

1847

Bou Maza, pressé par la colonne de Médéa, s'était jeté chez les Oulad Nayl. Le caïd de Biskra fut envoyé avec un goum pour couvrir et rassurer les oasis des Oulad Djellal et de Sidi Khaled déjà rennuées par l'approche de cet agitateur. Mais le renom de Bou Maza glaça le courage de tous nos cavaliers ; ils prirent honteusement la fuite dès qu'ils aperçurent à l'horizon le drapeau du chérif du Dahra.

Aussitôt que la présence de Bou Maza fut signalée dans le sud de la province, le général Bedeau ordonna au général Herbillon, commandant la subdivision de Batna, de se porter en toute hâte pour couvrir les Ziban. Mais, déjà, Bou Maza aidé par le marabout Si Mokhtar ben Abderrahman, chef d'une grande zaouïa aux Oulad Djellal avait soulevé cette oasis. Il ne fallait pas laisser l'incendie s'étendre.

Le 5 janvier 1847, le général Herbillon partit de Batna avec un millier d'hommes du 2^e et du 31^e de ligne. Laisant Biskra sur sa gauche, il marche directement d'El-Outaïa sur Tolga et de Tolga sur les Oulad Djellal, en présence desquels il se trouvait le 10, ayant fait 50 lieues en 6 jours.

Bou Maza s'était retiré sur l'Oued Itel avec les Oulad

Zid, les Oulad Sassi et quelques aventuriers des Oulad Nayl. Il avait grandement compromis les Oulad Djellal, c'était tout ce qu'il voulait. En effet, les Oulad Djellal, avaient assiégé leur chikh dans sa maison. Celui-ci n'avait dû son salut qu'à l'aide de l'énergique chikh de Sidi Khaled, Si M'hammed Ben Azouz qui, à la tête de ses frères, était venu le dégager. Les fanatiques, les turbulents, qui ne manquaient pas dans cette populeuse contrée, n'eurent pas de peine à décider le pays à la résistance. Quand le général Herbillon se présenta, il trouva tous les habitants en armes sur la lisière de leurs palmiers ; les avenues des oasis étaient barricadées, les cris des femmes excitaient les guerriers au combat.

Le village des Oulad Djellal, qui compte 3.600 âmes, est situé au milieu d'une oasis plus longue que large, qui s'étend sur une longueur de plus d'une lieue et demie sur la rive gauche de l'Oued Djedi. Le camp français fut établi sur les faibles escarpements de la rive droite séparés des premiers palmiers par le lit de la rivière qui, en cet endroit, a environ 300 mètres. Du camp, on n'apercevait rien du village si ce n'est le sommet de la grande mosquée perdue dans les cimes des palmiers. Après avoir passé cinq heures en pourparlers, le général fut convaincu que les Oulad Djellal ne céderaient qu'à la force. Cependant, avant de lancer ses troupes à l'assaut du village, il voulut essayer de les ramener par des démonstrations offensives. Le goum de Si Mokran, escadronnant au Nord de l'oasis, avait commencé une fusillade à longue distance avec les fantassins ennemis embusqués derrière les murs des jardins. Le commandant Billon, du 31^e, est envoyé pour appuyer ces goums, inquiéter l'ennemi de ce côté et le forcer à diviser ses forces. Pendant ce temps, nos obusiers, placés sur la crête de la berge de la rivière, prenant le minaret comme point de direction, essayaient d'envoyer des obus dans le village. Le général Herbillon suivait attentivement le tir de son artillerie, lorsque tout à coup,

à la fusillade morte et traînante, que l'on entendait du côté Nord, succède un feu nourri auquel il n'y avait pas à se méprendre ; nos gens étaient engagés. Exaltés par le bruit de la poudre, comme il arrive toujours, les fantassins des Oulad Djellal finissent par sortir de derrière leurs murs ; ils s'avancent en s'embusquant et forcent les goums à se replier. Le commandant Billon, officier d'un grand élan, espère couper de leur village ces téméraires fantassins et fait sonner la charge. Il se précipite avec son bataillon jusque dans les palmiers. Mais toute direction devenant impossible, il ne peut combiner ses efforts. Le courage de plusieurs officiers qui, avec quelques hommes, pénètrent dans le village devient inutile, parce qu'il n'est pas soutenu. Le commandant Billon est tué un des premiers en enlevant les maisons les plus rapprochées. La nuit approchait. Le général fit faire une attaque dans le Nord. Après quoi il fit sonner la retraite et rallier le camp à toutes les troupes. Nous avions 140 hommes hors de combat, dont 30 tués. Mais les pertes des Oulad Djellal n'étaient pas moins sensibles. Ils avaient 62 morts et 90 blessés. Dans la nuit même ils demandaient l'aman, qu'on leur accorda aux conditions suivantes :

- 1° : Restituer de suite les cadavres, armes et effets de nos morts restés dans l'oasis ;
- 2° : Fournir 24 otages qu'on se réservait de désigner ;
- 3° : Payer 50.000 francs d'amende.

Dès le 11 au soir, ces conditions étaient remplies. Ayant reçu un renfort de deux bataillons, le général Herbillon, par une marche forcée de deux nuits et un jour, dans laquelle nos troupes eurent beaucoup à souffrir de la soif, se porta sur Mengoub, point de l'Oued Idel où Bou Maza s'était retiré ; on ne put l'atteindre, mais jugeant ses projets avortés, le Chérif, suivi seulement de quelques cavaliers, prit la route du Chélif.

Le général Herbillon, rentra après avoir arrangé

tant bien que mal les affaires compliquées des Oulad Nayl Chéraga, compliquées bien plus encore par la jalousie qu'avaient l'un pour l'autre le Chikh El Arab et le khalifa de la Medjana. Au mois de mars, trois colonnes combinant leurs mouvements devaient cerner le pays des Nememchas. Le général Herbillon partait de Batna ; le colonel Senilhes partant de son camp près de Tébessa avait pour mission d'occuper les plateaux et les débouchés Nord des ravins qui conduisent au Sahara, pendant que le colonel Sonnet, partant de Biskra, manœuvrait de façon à fermer tous les débouchés Sud de ces passages.

La colonne de Biskra partit le 27 mars. Le 1^{er} avril, elle était à Rir en Boudoukhan. Les Nememchas s'étaient presque tous jetés dans l'Est du côté de Tameza. A Mdila, le 7 avril, les djemaas des villages de Ferkane et de Négrin vinrent demander l'aman au colonel Sonnet.

Un événement imprévu, en forçant les Nememchas à s'éloigner de la frontière de Tunis, vint soudain redonner des chances à tous les mouvements de ces colonnes qui agissaient un peu dans le vide.

Les Hammamma, grande tribu tunisienne, ennemie des Nememchas, pillèrent les premiers troupeaux qui parurent sur leur territoire. Les Nememchas furent ainsi rejetés sur nos colonnes, qui allaient enfin les saisir. Leurs immenses troupeaux étaient entassés dans les gorges, pris comme dans des souricières. Mais des ordres péremptaires forcèrent le général Herbillon à rentrer à Batna pour les préparatifs de la grande expédition de Kabylie. Le colonel Senilhes, découvert sur sa droite, dut se replier sur Bône, dont il était si loin et absent depuis si longtemps. Les Nememchas échappèrent. C'est l'unique occasion, où l'on a pu les frapper assez vigoureusement pour les amener à une soumission sérieuse. A son retour, le colonel Sonnet traversa le Djebel Chechar, où l'autorité du caïd Si Mohammed Taïeb n'avait fait aucun progrès. Les tribus de cette sauvage région

n'en accueillirent pas moins bien nos troupes et acquittèrent leur impôt (27 avril).

Le restant de l'année 1847 s'écoula sans événements qui méritent la peine d'être mentionnés.

La part la plus difficile de notre œuvre se termine ici. En effet, à partir de 1848, nous n'avons plus qu'à résumer les historiques qui ont été fournis chaque année. Nous allons passer tout ce qui ne constitue que des faits d'administration et d'organisation, pour ne nous attacher qu'aux faits réellement historiques.

Commandant SEROKA.
